

Samedi 1^{er} juin : les deux conclusions

Première conclusion (20,30-31). Le livre est fini et le texte continue, on a une deuxième conclusion au chapitre 21. On a donc là un ajout. Quand on ajoute un texte, cela ne veut pas nécessairement dire que le texte ajouté soit plus récent que le premier. On peut avoir un très vieux texte, par exemple une prière de saint Bernard qu'on pourrait ajouter à IPAC, l'ajout serait beaucoup plus ancien que le texte. Donc c'est toujours le contenu qui doit me dire si j'ai à faire à un texte plus ancien ou plus récent.

Il y a deux parties dans cet ajout : un vieux texte qui peut remonter même à quelques mois après la mort de Jésus (1-15) et un deuxième texte qui se termine par une deuxième conclusion. Mon hypothèse est que 21,24-25 est dû au fait que l'évangile de Jean ne contient pas d'auteur. Ce serait une des raisons de l'ajout, il fallait qu'on sache d'où venait ce texte. Au moment où on fait cet ajout, on est à une époque où on commence à regrouper les textes concernant Jésus. C'est un moment important car on racontait beaucoup de choses, il fallait faire un tri. Par la force des choses, ce tri est fait par une autorité qui se désigne par "nous". C'est une communauté chrétienne qui devient une autorité et cette autorité garantit l'authenticité du texte.

Il y avait un problème pour l'évangile de Jean car il est très différent des évangiles synoptiques. Si on connaissait l'auteur, il n'y aurait pas eu de problème. Si on ne le connaissait pas, la question était de le garder ou de le rejeter. On aurait pu le garder seulement parce que ce texte est spirituellement très intéressant mais ce n'est pas un argument d'autorité. Si on trouve qu'il est vrai parce qu'il correspond à notre expérience spirituelle, cela ne suffit pas au point de vue sociologique pour maintenir un texte. Donc on lui a donné un auteur : "ce disciple-là que Jésus aimait" et on raconte l'histoire de deux disciples, Pierre et cet autre. On savait que l'évangile ne pouvait pas être attribué à Pierre mais pourquoi pas à l'autre, à Jean ? car, parmi les douze, les seuls qui ont survécu au lendemain de la mort de Jésus semblent être Pierre, Jacques et Jean, les fils de Zébédée et cet autre disciple dont on ne parle jamais. Quand Paul monte à Jérusalem avec Barnabé, il dit qu'il a rencontré les notables : Jacques, le frère du Seigneur, l'autorité montante qui va remplacer Pierre, Pierre et Jean (Gal 2,9). Ce sont les autorités qui se sont imposées.

L'intérêt du chapitre 21 est moins parce qu'il désigne une personne que parce qu'il a permis de recueillir cette scène, une des plus émouvantes que contient notre tradition sur les faits après la résurrection, le passage où Jésus se montre à ses disciples sur les bords de la mer de Tibériade. Ce récit est très vieux, il remonte au-delà des traditions de Jérusalem car la mer de Tibériade est là où il vécut avec les siens, les tout premiers disciples, au premier essai d'amener les gens à prendre conscience d'eux-mêmes par ses paraboles sur le royaume. Ce récit semble bien correspondre au lendemain de l'élimination de Jésus lorsque Pierre prend des initiatives. Il n'a pas fait d'études et il doit continuer l'oeuvre de Jésus. Jésus lui avait dit qu'il serait "pêcheur d'hommes". Il essaie avec quelques-uns mais les premiers résultats ne sont pas très fameux : rien, une nuit à pêcher sans rien prendre. C'est là qu'au lever du jour, Jésus apparaît. Il y a comme une nouvelle présence de Jésus qui se manifeste à eux au sein de leur effort : "Enfants, est-ce que vous avez quelque nourriture ?". C'est une expression qui les avait fort frappés quand Jésus leur faisait des confidences, surtout à la fin de sa vie car il savait qu'ils allaient être séparés.

Ils obéissent à l'injonction : "Jetez..." , une suggestion se présente, très nette, il faut y obéir. Saint François d'Assise entend : "Reconstruis mon église" et il reconstruit une chapelle. Après, on voit mieux le sens de cette parole. François commence par exécuter matériellement. Alors "le disciple que Jésus aimait" intervient : "C'est le Seigneur". Jean devine plus vite que Pierre.

Je crois que c'est le rôle qu'il a joué durant la vie de Jésus. Quand ils sont envoyés deux par deux, Pierre et Jean étaient déjà ensemble. Selon les actes, ils sont encore ensemble pour aller en Samarie. Quand Pierre entrevoit quelque chose, il se jette à l'eau, il est toujours entier, catégorique dans le "non" comme dans le "oui". C'est aussi important pour sa confession, il est tout entier dedans, peu importe ce qu'il dit. Marc l'a admirablement compris : "C'est très bien mais tais-toi". Ce qui est bien, c'est ce qui le porte vers Jésus et c'est pour cela que Jésus lui dit : "Heureux es-tu... " mais ce qu'il vient de dire, surtout ne le répétez pas, ça n'a pas beaucoup d'importance. En ce qui concerne Jésus, les termes employés n'ont pas beaucoup d'importance.

Ce que je vous ai raconté s'appelle classiquement un "midrash" en termes juifs; c'est raconter une expérience spirituelle. Au lendemain de la mort de Jésus, ils ont essayé de vivre selon l'esprit de Jésus et des gens sont venus vers eux. Quand on vit selon cet esprit, c'est assez normal que Jésus se manifeste et cette présence devient de plus en plus dense et elle va être célébrée.

C'est la deuxième partie : "Venez déjeuner". Il y a une partie pêche et une partie repas en commun. Cela va faire les deux parties de l'évangile de Jean : les chapitres 1 à 12 sont une catéchèse pour apprendre progressivement qui est Jésus et les chapitres 13 à 20 sont une réunion autour de la table du Seigneur, avec Jésus tourné vers son Père. Au début de ce repas, Pierre, toujours aussi prompt, veut donner sa vie pour Jésus qui lui répond : "Tu donneras ta vie mais pas pour le moment, ça viendra en son temps".

On tire le filet à terre; C'est le silence, personne n'ose demander : "Qui es-tu ?". Il faut du temps pour pouvoir parler de ces expériences, il faut pouvoir les revivre pour qu'elles deviennent des expériences d'église, une célébration eucharistique. On partage le pain et du poisson. On trouve là l'origine de la célébration eucharistique avec le partage du pain, dernier signe que Jésus a laissé en partant : Ceci est mon corps. Pour moi, c'est une des paroles les plus sûres que Jésus a dites, une parole sur le pain, mais je vous défie d'en faire une théorie sur le sacrifice.

Au niveau des communautés, un problème se pose rapidement, celui de l'autorité, du chef. Ce texte est-il en faveur de Pierre ou contre Pierre ? Tout dépend de l'interprétation de la troisième intervention. La première fois, ce sont les Juifs : "Fais paître mes agneaux". La seconde fois, c'est l'ensemble du monde : "Sois le berger de mes moutons". La troisième fois, il semble bien renvoyé aux Juifs. Dans ce cas, l'interprétation n'est pas favorable à Pierre mais ce sont des questions assez secondaires et, pour moi, quand on dit "autorité", c'est toujours le plus fort qui gagne. Ce texte peut remonter aux premiers mois après la vie de Jésus.

Je vais vous en donner un qui va très loin dans l'autre sens, il est plus près de nous et donc plus près de celui qui va faire l'ajout car ce texte contient une méditation sur la mort de Pierre et de Jean. Jean était simple comme Pierre, sans instruction, pêcheur au bord du lac. Ce sont des gens du nord, ce ne sont même pas des Judéens. La difficulté sera de faire écrire l'évangile de Jean par un homme sans instruction. Ce disciple est mort mais il a pensé qu'il ne mourrait pas car il n'a pas très bien compris la parole de son maître ; "S'il me plaît qu'il demeure jusqu'à ce que je revienne". Qu'est-ce que Jésus a voulu dire ? Avec Jésus, on ne sait jamais. Parfois le sens nous vient par celui qui a compris. Jean a compris qu'il ne mourrait pas avant que Jésus revienne. On attendait qu'il revienne, or il ne revient pas. On trouve des arguments pour l'expliquer : il faut que l'évangile soit répandu dans le monde entier, cela donne un laps de temps assez vaste. Jésus avait aussi dit à Pierre : "Tu iras là où tu ne veux pas aller". Ceux qui écrivent ont compris qu'il s'agissait de la mort de Pierre. A ce moment-là, on est déjà loin de Jésus car Jésus sait tout et donc il sait comment Pierre va mourir. Ce qui m'émeut, c'est que cet homme qui est mort probablement très vieux n'a pas lâché cette parole. Elle lui permettait de se rendre présent à Jésus et de permettre à Jésus de se rendre présent à lui. C'est une parole qui les soudaient l'un à l'autre avec une erreur au niveau de l'explication. Mais quand on est

disciple de Jésus, ceci est souvent secondaire, le tout est qu'on ne répète pas l'interprétation de Jean et qu'on essaie de voir le mystère vécu. C'est ce qui est important. Le drame est que je crois qu'il y a une chute dans la transmission. C'est la difficulté d'aujourd'hui, de renouer au niveau spirituel, au niveau où Jésus a vécu.

Je crois que Pierre et Jean sont morts et Jésus n'est pas revenu. Alors on peut commencer à écrire au lieu d'attendre. Mais je ne vois pas comment un homme aussi simple que ce Jean, qui ne discutait pas mais qui vivait de la présence de Jésus, peut écrire l'évangile de Jean. Pour moi, ce témoignage est donné par une communauté de spirituels qui ont reçu Jésus de plein fouet. La première image très frappante qui arrive dans cet évangile, c'est Jésus avec un fouet (Jn 2,13). Ce n'est pas dans les synoptiques car ils ne sont pas concernés, ils sont trop simples; ils écoutent Jésus, ils parlent avec lui. Quand Jésus vient à Jérusalem et qu'il prend un fouet pour montrer qu'il fallait mettre un peu d'ordre dans ces traditions, ils l'ont vu, ils ont vu l'exigence que représentait cette mise à jour. Mais ces gens, ces spirituels, ont rencontré Jésus alors qu'ils ne l'attendaient pas du tout, et pour des raisons spirituelles d'ordre juif, on attendait le Christ, le fils de Dieu. Tous les termes employés dans l'évangile de Jean préexistent à Jésus. Il n'y a pas un mot dans cet évangile qui serait venu après Jésus. Tous les mots viennent de l'ancien testament, de la tradition spirituelle juive. Ils étaient formés dans une tradition qui effectivement s'approfondissait de plus en plus et était dans l'attente de ce qu'ils appelaient cet être qui allait venir, tantôt plus royal : un christ, un roi, tantôt plus une figure de prêtre, tantôt une figure de prophète. C'était vague mais toutes ces pierres d'attente y étaient, des représentations probablement très idéalisées. Et voilà que, tout à coup, ils apprennent qu'il y a quelqu'un avec un fouet qui chasse, un prophète du nord. Probablement ces gens, au cours des années vécues avec Jésus, se retrouvaient autour de Nicodème qui était un des maîtres, comme Gamaliel. Les traditions juives étaient très développées et il y avait beaucoup de maîtres à l'époque. Dans l'évangile, ils s'appellent d'ailleurs "les disciples de Jérusalem" et ils s'opposent aux disciples du nord qu'ils appellent parfois "les frères de Jésus". Les prophètes ne sont jamais prophètes dans leur patrie mais peuvent l'être très vite chez les voisins. Jésus, avec l'honnêteté qui le caractérise, commence à parler à Nazareth. Puis il voit que cela ne va pas et il s'en va plus loin, à Capharnaüm pendant un certain temps.

Ce qu'il faut voir, c'est comment un évangéliste voit toujours sa vie à la lumière de Jésus. Ainsi Matthieu est un juif de la deuxième génération. Il se présente un peu comme un spécialiste en royaume de Dieu. Il l'était avant de connaître Jésus. Nicodème était aussi un de ces maîtres mais pas selon le royaume car être maître selon le royaume, ce n'est pas être un maître selon la tradition juive. Matthieu s'est converti, il a été d'abord un maître selon la tradition juive puis un maître selon le royaume. Chaque auteur voit Jésus et la vision de Matthieu est tout à fait particulière. Le plus beau portrait de Jésus est fait par Matthieu dans les Béatitudes. Un maître selon la tradition connaît la loi par coeur. Matthieu, comme tout juif, médite la loi selon une dimension de proximité avec Dieu. Or, dans le psaume 119, chaque lettre de l'alphabet reçoit 8 versets et commence par "Heureux qui...". Si vous faites cela tous les jours, si vous méditez cela tous les jours, vous avez l'espoir d'être un enfant éduqué selon Dieu. Ce magnifique psaume se termine par : "Viens me chercher, brebis perdue". C'est très beau quand on sait que Jésus allait aux brebis perdues d'Israël. Pour Matthieu converti, cela ne suffit plus. Il a rencontré Jésus, Jésus devient plus vrai, pour lui, que la loi et, au lieu de méditer la loi, il médite Jésus et fait ses 8 béatitudes. Luc ne peut pas le faire car il a des ennuis invraisemblables avec ces gens de bonne famille qui ont de l'instruction. Il préfère écrire 4 bénédictions suivies de 4 malédictions. Cela lui permet de lutter, d'opposer les riches et les pauvres.

Ce qui est intéressant, c'est de voir comment chacun vit sa rencontre avec Jésus. Il faut laisser les évangélistes vivre et dire ce qu'ils ont à dire. Il faut connaître l'ensemble et les regarder comme des êtres qui "deviennent", et ne pas juger. Jésus dit : "Ne jugez pas", cela va poser des

problèmes et Jésus va essayer d'y répondre car, dans l'ensemble, les évangélistes ne sont pas d'accord sur ce point.

Dimanche 2 juin

Nous étions partis de la double conclusion de l'évangile de Jean. L'ajout entre ces deux finales comporte deux sources très différentes : une première partie remonte à l'expérience initiale de Pierre et de Jean tout de suite après la mort de Jésus, les premiers jours, les premiers mois, les premières années après la mort, une deuxième partie est bien postérieure car elle suppose la mort de Pierre et de Jean. Le texte lui-même suggère que cet apôtre Jean doit avoir vécu longtemps. C'est ce qui va faire la tradition orale, le texte dit et cela a duré longtemps. Donc il est mort très vieux. Durer longtemps, on ne sait pas ce que ça veut dire mais c'est l'origine de la tradition orale.

Jean, "le disciple que Jésus aimait", l'ami de Pierre, le frère de Jacques, fils de Zébédée, le pêcheur au bord du lac... , la façon dont il réagit par rapport à une parole de Jésus montre à quel type d'homme on a à faire. Il ne faut juger personne mais il faut discerner. On ne trouve pas des pommes sur un cerisier et en chercher, c'est manquer de discernement. Jésus nous demande de discerner, il est l'homme le plus exigeant et, en même temps, il est le plus miséricordieux, dans le sens de "compassion". Pour tous ceux qui n'étaient pas des "forts" dans la société, les femmes, les enfants, les être brisés, les pestiférés, les lépreux et même une femme surprise en flagrant délit d'adultère... , Jésus ne veut plus être seulement celui qui, tout en dépassant la loi, la respecte, il dissipe le jugement, le jugement des autres sur quelqu'un. Compassion signifie que l'autre est premier et donc je suis second. Si quelqu'un souffre, je souffre avec lui. Cette femme est absolument seule, Jésus va avec elle, c'est ce qu'elle a compris, c'est à partir de là qu'elle va pouvoir réfléchir. Tandis que la condescendance, c'est différent, c'est moi qui descends. Jésus montre qu'une religion est incapable de partir de l'autre. Il suffit de voir même les plus beaux textes de Vatican II. On part de soi, catholiques, orthodoxes, protestants, puis le cercle s'élargit, les prêtres, les lévites, les samaritains... C'est la pyramide de la religion, c'est le propre d'une religion. Jésus était un grand observant, de même que Joseph et tous ses fils.

J'essaie de faire parler le texte le plus possible. Quand j'étais plus jeune, j'allais chercher quelque chose dans un texte et je cherchais une confirmation. Je crois que c'est bien. Ce n'est qu'après un certain temps que je me suis demandé ce que ce texte me disait, ce que l'auteur voulait dire. Cela suppose que je puisse le comprendre. Si je ne le comprends pas, ce n'est pas grave car c'est d'un autre. Même s'il dit des choses très bien, je peux être en désaccord car je peux me sentir très différent. C'est cette liberté qui doit exister par rapport à un auteur. Jean le dit : "Mon évangile n'est pas la lumière, ce n'est qu'un témoignage", s'il ne vous convient pas, jetez-le. C'est rare que cette liberté existe dans un écrit, surtout quand il est d'une certaine valeur. C'est rare qu'un auteur dise lui-même : ça vaut quelque chose mais ce n'est sûrement pas la vérité.

Donc Jean, "le disciple que Jésus aimait", ne peut pas avoir écrit l'évangile de Jean. Ce disciple est aussi celui qui s'est penché sur la poitrine de Jésus (Jn 13,25). L'auteur qui a écrit veut se référer à un texte antérieur. Dans l'ajout, il est appuyé par un "nous" qui garantit la véracité du texte. Ainsi ils ont pu garder l'évangile de Jean. C'était une tradition d'attribuer un texte à un auteur. Quand les spirituels rassemblent les prières d'Israël pour en faire le livre des psaumes, une façon rapide de dire que ces psaumes correspondent à la tradition, c'est de les attribuer à David. Pour nous, cela serait malhonnête. Pour eux, c'est différent. A l'époque de Luther, tous ceux qui étaient hors tradition au 16^{ème} siècle étaient des "athées", mot qui a un sens différent de celui qu'il a aujourd'hui. Donc cette façon de raccrocher un texte à un auteur n'est pas une malhonnêteté déguisée. Il faut le savoir car les conséquences sont lourdes. Pour

que cette attribution ne soit pas remise en question, c'est faire un acte d'autorité et, en même temps, c'est inconsciemment de l'hypocrisie. Pour Jésus, l'être religieux est hypocrite sans le savoir. Cette hypocrisie consiste dans le fait qu'il est le confident, celui qui reproduit exactement ce que dit Jésus. Si on a le texte exact de Jésus, l'autorité peut coïncider tout le monde et, à ce moment-là, les mots peuvent s'absolutiser. Donc à partir de cette époque, on n'essaiera plus tellement de comprendre Jésus mais l'évangile devient "la vérité". Le drame, une des choses les plus difficiles pour nous, c'est de lâcher l'évangile pour trouver Jésus. C'est le drame de 150 ans d'exégèse et je pense que la plupart des exégètes ne vont pas de l'évangile à Jésus mais ils vont de textes en textes, ils essaient de trouver les véritables textes car les textes ne les satisfont pas. C'est une course effrénée. Il leur manque ce discernement premier : un texte est toujours relatif. Jésus est passé au milieu de nous, on a quelques textes qui en laissent des traces. Ces textes peuvent nous aider à le trouver. Mais le texte de Matthieu n'est pas celui de Luc.

L'attribution de l'évangile de Jean n'a pas été remise en question pendant des siècles car cela correspondait exactement à la structure de l'Occident qui avait une autorité absolue et qui jouait sur deux tableaux : Jean, c'est la vie privée et Pierre, c'est la vie officielle.

Les mouvements charismatiques, la hiérarchie y est très favorable car ils ne remettent jamais en question ni le texte ni l'autorité. Pourtant, il y a une liberté certaine, une liberté de parole. Le discernement au sein d'une communauté charismatique est très difficile car il y a confusion d'autorité et de sentiments. Ce problème est très actuel. Tresmontant peut être dangereux à cause de cela car il donne l'impression d'avoir le micro devant lequel Jésus parlait. C'est catastrophique, Jésus au micro ! Jésus le savait, il ne parle pas un langage clair, il parle en paraboles et la liberté de chacun est sauvée. C'est ce respect souverain de la liberté de l'autre. C'est aussi par respect qu'il n'apprend pas à prier. Or tout le monde apprend à prier, même Jean-Baptiste qui, pourtant, n'est pas comme tout le monde. C'est un scandale, Jésus est le seul maître en Israël qui n'apprend pas à prier. Si on met toutes les prières de Jésus ensemble, cela fait 5 versets, je crois, ce n'est pas un hasard.

" Le disciple que Jésus aimait "

Je trouve cette expression deux fois dans l'évangile, dans deux petites scènes qui justifient assez bien ce titre. Cela veut dire que l'auteur de l'évangile a recueilli deux témoignages du disciple que Jésus aimait.

Le premier, c'est au moment de la trahison, la veille de sa mort, quand Jésus met ses disciples au courant de la trahison de Judas, non pas parce qu'il sait maintenant que Judas va le trahir. Cela, il le sait depuis longtemps, c'est un combat spirituel entre lui et Judas qui dure depuis que Jésus a renvoyé les foules en Galilée, une décision ferme mais lourde de conséquences et absolument incomprise par l'ensemble des disciples. Cette confrontation entre Jésus et les siens amène le silence entre eux, ils ne savent même plus se parler. Ce silence sera levé, d'après Marc, après une semaine. A partir de ce moment-là, Jésus sait qu'il ne va pas céder sur l'essentiel et ce sera très dur pour les disciples. A partir de ce moment aussi, Judas va essayer de rester avec Jésus le plus longtemps possible, aussi longtemps que c'est possible pour lui. Mais il arrive un moment où il ne peut plus. Jean a rapporté la parole de Jésus à ce moment-là car il le dit à ses intimes. Il sait que c'est imminent et il le dit car le choc sera moins grand pour les disciples s'il parle. Pour Pierre aussi, Jésus ne prédit pas une trahison mais c'est pour lui donner une parole qui va l'aider plus tard car Pierre ne pourra plus se voir avec ses propres yeux mais il va pouvoir se regarder avec les yeux de Jésus. C'est ce qui a sauvé Pierre. On a donc une scène d'intimité. Ce Jean est vraiment un intime de Jésus, ce qui ne veut pas dire que Jésus aimait celui-là et pas les autres. Il n'y a que Dieu qui peut aimer tout le monde. Jésus le dit lui-même : Mon Père les ressuscite tous mais moi, ceux que j'aime, ceux que je veux. Jésus a ses limites comme tout le monde. Dans l'évangile de Jean, cela ne fera pas de difficultés, c'est après qu'elles viendront, que Jésus dise que son Père est plus grand que lui.

Dans la tradition, il est resté "le disciple que Jésus aimait". Autour de Jésus, ce n'était pas facile. Les Galiléens étaient des gens un peu turbulents. Dans l'évangile, on dit que Pilate est allé leur régler leur compte, il en a exterminés pas mal. Ainsi Pierre s'emballait vite. Avant de rencontrer Jésus, il avait sans doute cherché un autre christ car c'est une époque où on l'attend. Il y a de l'effervescence et c'est très dangereux. L'autorité essaie de maintenir un calme relatif. Quand Jésus aura un peu de succès, sa mère et ses frères vont venir dans le but de le calmer. Ils le pensent un peu sorti de lui-même, dans une phase maniaque, dans un moment d'exaltation. Aussi la belle-mère de Pierre en veut à Jésus, elle refuse de le recevoir mais il suffit qu'elle voie Jésus pour que toutes ses peurs et ses appréhensions tombent : sa fièvre cesse immédiatement.

Il semble bien que Jean soit le seul des disciples qui soit resté avec Jésus jusqu'au bout. Historiquement, je ne crois pas qu'il y avait une menace immédiate. S'approcher d'un condamné à mort n'était pas une menace. Mais tout le monde sait que, si les officiels voient ceux qui ont assisté aux funérailles d'un dissident, leurs noms restent dans les fichiers bien longtemps après. Il y a donc un risque. Les femmes sont beaucoup moins conscientes de ce risque, elles sont plus libres et il y aura plus de femmes au pied de la croix. On ne mettra pas une femme en prison. Jean, le disciple que Jésus aimait, est quand même au pied de la croix. Malgré les souffrances qui devaient être celles d'un crucifié, Jésus semble s'interroger sur le sort de sa mère après sa mort. Sa mère est là, elle est seule. Les frères et sœurs de Jésus ne sont pas là, or il a quatre frères selon Marc et au moins deux sœurs. Jacques ne va se convertir qu'après la mort de Jésus. La mère de Jésus est restée quand même éloignée de Jésus, même si Jean montre à Cana qu'elle a cessé d'être la mère pour devenir son égal, elle est la femme face à celui qui vient, un peu comme la première croyante. Jésus estime que sa mère sera plus en sûreté avec Jean.

L'évangile de Jean est un ensemble d'expériences vécues par un juif de tradition qui ouvre les yeux en voyant Jésus et devient "la brebis qui entend Dieu". Cela se voit dans le texte même. Il y a un "nous" qui revient toujours. Avec Nicodème, Jésus commence à parler au singulier et puis il dit "nous". Ce "nous" se retrouve aussi dans le prologue. Donc c'est la communauté des disciples de Jérusalem, alors que Jésus a été, pour l'essentiel, avec des galiléens, les pêcheurs du nord. Parmi les témoins qui forment ce "nous", on en retrouve un en filigrane dans l'oeuvre. Ce témoin a joué un rôle déterminant. Est-ce lui l'auteur de l'évangile ? C'est plus difficile à dire mais une première chose à constater, c'est qu'il est là et qu'il apparaît dans le texte.

1) Le matin de Pâques, chapitre 20

Pierre et l'autre disciple, on ne dit pas qui c'est, on le sait. Après l'arrestation de Jésus, Pierre le suit mais il ne peut rien faire, il reste à la porte de la villa du grand prêtre. C'est un homme simple, il a l'accent des gens du nord, on ne rentre pas chez les gens "chics". Jésus a été conduit chez Hanne. Simon-Pierre suivait Jésus et il était avec un autre disciple. Ce disciple était connu du grand prêtre, il avait ses entrées et il entre avec Jésus dans la cour du grand prêtre. Il y a une insistance : celui qui était connu du grand prêtre. Il peut faire entrer Pierre. Marie de Magdala, du nom de son village, a des contacts aussi bien avec le petit monde de Pierre qu'avec le côté "grande classe", le côté de Nicodème. L'expérience qu'elle fait au tombeau, il est normal qu'elle avertisse des deux côtés car ce sont deux groupes bien distincts : Pierre et l'autre disciple.

2) Le coup de lance (19, 31-37)

Ici il n'est pas question du disciple que Jésus aimait, on dit seulement "celui qui a vu rendre témoignage". Pour un juif, Dieu ne se voit pas et, devant un mystère, on ferme les yeux pour mieux voir. Si vous allez voir ce qu'il a vu, vous ne verrez rien. Cet homme est un penseur. Il a une vision globale des choses. Il a toujours devant lui les grandes synthèses de l'ancien testament.

Marc dit que, pour la levée du corps, il y avait un officiel. C'est lui qui fait le constat de la mort. Si un signe peut lui faire songer à la vie au moment de la mort, c'est bien le symbolisme de l'eau. C'est au moment où il doit faire le constat officiel de la mort de Jésus que jaillit la vie. Jésus est mort asphyxié, semble-t-il. L'eau de sa respiration et de sa transpiration s'est déposée dans les poumons, ce qui a provoqué sa mort rapide qui les a étonnés. Le soldat, par le coup de lance, a fait jaillir l'eau. Le sang coule aussi mais cela n'intéresse pas Jean. Il voit jaillir l'eau, symbole de la vie mais c'est une vision dans un contexte religieux. C'est pour cela qu'il insiste : celui qui a vu rend témoignage. C'est un spirituel qui voit et qui veut partager sa vision, la découverte qu'il vient de faire.

Lundi 3 juin

L'évangile de Jean considère deux communautés, celle du nord, des Galiléens qui ont fait une expérience de vie quotidienne avec Jésus et une autre composée de gens de Jérusalem qui ont une connaissance de Jésus par intermittence. Donc ce sont deux façons de connaître Jésus. Pour moi, il y a de grandes chances que l'auteur de l'évangile soit ce disciple ami du grand prêtre, celui qui a été averti par Marie Madeleine du tombeau vide et qui a constaté la mort de Jésus : "l'autre disciple". C'est un candidat solide. A partir du procès de Jésus, on peut presque dire que Jean suggère que, pour tout ce qui concerne la Galilée, c'est Pierre qui est le premier mais, à partir de maintenant, pour le procès et les derniers moments de Jésus, il est le principal témoin, quitte à ce que, arrivé au tombeau, il cède la première place à Pierre. Dans les toutes premières traditions chrétiennes, les témoins privilégiés étaient les familiers de Galilée. Mais Jean suggère que, pour les derniers moments, il n'y a pas plus proche que lui. Pour presque tout ce qui est dit concernant le procès et la passion, nous avons là un témoin direct. Au point de vue historique, si on veut savoir ce qui s'est passé, il faut lire Jean et oublier les synoptiques qui ont une autre préoccupation quand ils racontent la passion. Leurs récits sont d'abord d'intérêt liturgique. C'est pour cela que tout se passe à 9, 10 et 15 h., ce sont les moments de la prière. Donc c'est le souvenir de la prière chrétienne des derniers jours de Jésus mais un souvenir dans la prière n'est pas une reproduction littérale de la réalité. Pour nous, Occidentaux du 20^{ème} siècle, est vrai ce que l'on peut répéter. On vit à une époque où la vérité scientifique a tendance à être "la vérité" et tous les autres types de vérités sont soupçonnés. Or l'origine des religions ne se passe qu'une fois, ce n'est jamais répétitif. Donc nous pouvons vraiment faire confiance à Jean pour le récit de la passion. Pour le reste, pour les discours, c'est autre chose. On va voir, dans le passage de la condamnation à mort par Pilate, jusqu'à quel point ce réalisme peut aller. Jésus est vraiment mené d'une autorité à l'autre, politique et religieuse. Au fur et à mesure que l'être humain est ballotté entre ces deux pouvoirs, il souffre jusqu'à ne plus être que ce que Jésus a été, c'est-à-dire "ecce homo". Il est beaucoup plus vrai de dire que l'être humain est celui qui souffre de l'autorité religieuse et politique. On est plus proche de la vérité que de toute affirmation religieuse concernant l'homme. Pilate fit amener Jésus dehors et s'assit sur son tribunal, au lieu appelé "le Dallage", en hébreu "Gabbatha" (légère hauteur). Normalement, il faudrait traduire en grec : Pilate fait sortir Jésus et le fit asseoir sur le tribunal. "Bema" n'est pas le siège du juge mais l'endroit où l'on juge. On n'a pas osé traduire ainsi, c'est inimaginable. Le texte ne dit pas qu'il s'assied sur le siège du juge mais le mot grec signifie l'endroit où le juge s'assied pour juger. Des Israéliens ont fait des fouilles et ont trouvé une surélévation de 2 mètres sur 3 où se trouvait le siège du juge. Si on suit littéralement Jean, Pilate a donc fait conduire Jésus et l'a fait asseoir sur la pierre sur laquelle lui-même allait pour juger. Pour Jean, c'est le lieu où se trouve le juge et Jésus va devenir le juge : ecce homo. C'est là qu'il juge l'humanité, le pouvoir politique et religieux. C'est dans sa destinée, dans la mesure où il en a souffert. C'est une conception qui est proche du dissident : le dissident, dans sa souffrance, est une notion moderne.

Le premier qui en a eu l'intuition, c'est Jérémie, appelé le prophète des nations, qui a été seul contre le roi, contre les prêtres et même contre le peuple. L'être humain est seul et un être humain dans sa vérité est le juge de l'histoire humaine. La notion de dissident va dans ce sens, il est seul et pourtant c'est lui qui détient la vérité. C'est la notion de jugement qui est voulue ici par Jean. Jean a "vu" déjà le tombeau vide, le sang couler. Ici, il "voit" qu'au moment décisif, au moment où il va être jugé, Jésus juge. C'est typiquement johannique. On peut ne pas avoir une telle sensibilité. Je pourrais vous donner de nombreux exemples de ce type pour voir à quel homme on a à faire. C'est un homme d'une grande attention, il a toujours les yeux ouverts. Il va nous faire la même communication pour dire que Jésus, qui était juif, a une dimension universelle car il est condamné parce qu'il est le roi des juifs et cela est dit en trois langues.

Le récit de la passion fait ainsi une collection des hasards. Jean est un juif, il ne part jamais du ciel. L'incarnation est la dernière notion qui convienne pour Jean, elle lui est totalement étrangère car elle suggère que Jésus vient d'en haut, expression qu'il emploie dans le prologue mais on la traduit mal.

Mais alors pourquoi est-ce que Jésus dit qu'il vient d'après du Père, qu'il remonte vers le Père ? Jean a un auditoire très vaste, il faut parler plusieurs langues, grec, latin. Pour tous les juifs, l'exécution de Jésus signifie normalement que Dieu l'a abandonné : Jésus est le maudit. Jean a besoin de voir des signes qui sont pour lui des ballons d'oxygène. Il sent que Jésus a eu raison : le fils de l'homme est livré aux fils d'hommes. Ne demandez pas à Dieu d'arracher un être humain aux autres êtres humains. Si les êtres humains décident de le supprimer, il le sera, Dieu ne peut rien y faire. Dire cela il y a 2000 ans, c'était scandaleux.

Jean assiste maintenant à la vérité de cette affirmation de Jésus. Alors comment Dieu intervient-il quand il n'intervient pas ? Jean dit que c'est la foi, c'est un très grand combat. C'est dans ce contexte qu'il faut lire le psaume : Mon aimé, je ne l'abandonnerai jamais, aucun de ses os ne sera brisé. Jésus est abandonné par Dieu et les soldats arrivent pour lui casser les jambes. Jean en est de nouveau choqué, lui qui connaît les psaumes par coeur. Il regarde Jésus avec tout son passé juif, toute sa tradition. Le premier dissident, c'est Jérémie. On ne peut pas parler de la mort de Jérémie car Dieu l'aurait abandonné, alors il disparaît. Le problème est grave car la mort est soit un mystère selon Jésus, soit elle reçoit une explication sacrificielle, classique et universelle. A l'heure même de la mort de Jésus, on prépare tout pour le sacrifice pascal où l'agneau sera immolé. Il faut choisir entre le pur et l'impur. Les Juifs n'entrent pas chez Pilate, c'est Pilate qui sort. Le pur sera respecté mais Jésus sera exécuté. Qu'est-ce que cette religion ? Jésus avait tiré un trait sur le pur et l'impur. Pour lui, le temple est un lieu de prière et tout le reste, tout ce qui sert pour les sacrifices, il faut tout mettre dehors, c'est clair et net. C'est Jean qui a vu Jésus avec un fouet. La première image qu'il a retenue de Jésus, c'est l'homme au fouet et tout ce que Jésus représente est une menace pour son univers religieux juif. Mais Jean est un spirituel, un être fort dans sa vie spirituelle et dans sa tradition. C'est pour cela qu'il a une évidence forte. Quand un tel être rencontre Jésus, cela doit donner du fruit, un fruit tout à fait particulier. Jean doit pouvoir faire confiance à Jésus au moment où tout prouve à l'évidence que Jésus, c'est fini pour toujours. Il a dû vivre ce moment-là, lui, l'ami du grand prêtre.

D'après Jean, Jésus ne semble pas avoir comparu devant le grand prêtre mais il dit que Jésus va chez Hanne et non pas chez Caïphe. Selon la loi juive, chaque année, il y a un grand prêtre. Mais Hanne est l'éminence grise. C'est un politicien sans scrupules qui a gouverné entre 10 et 15 ans. C'est lui qui décide et qui désigne le grand prêtre de l'année. Jean a l'air de confondre Hanne et Caïphe et quand il dit qu'il est l'ami du grand prêtre, est-ce Hanne ou Caïphe ? Je penche plutôt du côté de Caïphe à cause de l'âge mais on ne sait jamais car l'amitié n'a pas de loi. Ceci n'a pas d'importance mais ce qui est important, c'est quand Caïphe a prononcé la condamnation à mort, ce fut un choc pour Jean. Caïphe pouvait quand même choisir, décider,

même sous l'influence de son beau-père : il vaut mieux qu'un seul homme meurt. A ce moment-là, Jean sait que Jésus n'a plus aucune chance. Si Caïphe avait refusé, Jésus avait encore une année. La parole de Caïphe est une condamnation à mort pour Jésus qui ne le savait pas encore.

Dans l'évangile de Jean, on a le côté prêtres et aussi le côté pharisiens. Les pharisiens sont plus ouverts. Ce que Jésus leur reproche, ce n'est pas leur ouverture mais l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Le pharisien se caractérise essentiellement par une conscience de soi qui implique qu'on est meilleur que les autres. C'est la conscience tranquille et rassurante de sa supériorité : Je te remercie de ne m'avoir pas fait comme celui-là. Les juifs étaient habitués à ce genre de prière. Un homme disait tous les jours, s'il était croyant : Je te remercie de ne pas m'avoir fait femme. Une femme devait dire : Mon Dieu, je te remercie de m'avoir faite selon ta volonté.

Les pharisiens étaient essentiellement des laïcs de la tradition d'Isaïe par rapport aux prêtres qui avaient surtout une tradition liturgique. Ce n'était ni une secte ni un parti ni un clan. Leur nom veut dire "séparés". Ce sont des gens bien, ils prient, ils méditent leur tradition. Parmi les personnalités marquantes, il y a Gamaliel. Leurs disciples sont souvent en guerre entre eux mais les maîtres n'étaient pas nécessairement en guerre bien qu'ils aient leur marque propre. Nicodème devait avoir sa marque propre. C'est le seul maître qui a voulu écouter Jésus. Les autres avaient des objections valables pour ne pas l'écouter. Les contacts avec Jésus sont rares et brefs.

Jésus vient à Jérusalem pour les fêtes puis il repart comme tout bon juif. Comme il est toujours là pour les fêtes, il commence à être connu. Il serait normal que les responsables l'écoutent avant de le condamner, comme le dit Nicodème : est-ce que notre loi juge un être humain si ce n'est après l'avoir entendu parler de sa propre bouche et jamais par ouï-dire, après avoir essayé d'apprendre de sa propre bouche qui il est et après avoir progressivement appris à voir ce qu'il fait. Donc les pharisiens sont plus des spirituels qui méditent la loi que des légalistes et c'est la raison de leur séparation d'avec les autorités sacerdotales. Aussi la réponse à Nicodème est nette : Serais-tu originaire de Galilée ? Puis, deuxième argument de poids : Scrute les écritures et vois, de Galilée aucun prophète n'est suscité. Jésus a tort d'avance, il n'est même pas de Jérusalem. Cela se passe au chapitre 7, à un moment où les pharisiens et les disciples de Jésus essaient de défendre sa cause devant des gens qui ont d'autres soucis que des soucis spirituels. Le royaume de Dieu, qu'est-ce que c'est ? On ne remet pas Dieu en question car si on le remet en question, on est en pleine crise de la foi. Il semble que Nicodème et Jean sont deux amis. Ce sont eux qui ont enterré Jésus. On était à la veille du sabbat, il fallait faire vite car il fallait que le cadavre disparaisse sinon il deviendrait source d'impureté pour tout Jérusalem à partir de 5 heures. Les femmes suivent jusqu'à ce qu'on roule la pierre et elles partent à cause du sabbat, la mort dans l'âme tandis que Jean et Nicodème sont des gens officiels, des gens importants, ils ne sont pas tenus de la même façon. Ils ne peuvent pas laisser Jésus ainsi, ils vont l'ensevelir. Les femmes qui étaient déjà parties vont revenir après le sabbat pour l'ensevelir.

On a deux sources d'information, les gens de Galilée et les gens de Jérusalem. Du côté des gens de Jérusalem, il n'y a pratiquement qu'un homme et plusieurs femmes qui sont allés jusqu'au bout. Les gens de Jérusalem sont chez eux, Jésus logeait à Béthanie. Les Galiléens sont allés aussi loin que possible. Marie-Madeleine sait où on l'a mis, elle a vu la pierre roulée. Jean et Nicodème ont pu l'ensevelir, ils se sentent responsables de la sépulture car ils peuvent le faire, ce ne sont pas des petits. Il leur faut trouver une place vide. Joseph d'Arimathie en a une. Jean et Nicodème rendent à Jésus les derniers hommages selon la coutume juive.

Le surlendemain, Marie-Madeleine court au tombeau et elle va ensuite avertir Pierre d'un côté et Jean de l'autre. Jean va voir et c'est le choc pour lui : il vit et il crut. Marie-Madeleine

continue à chercher où on l'a mis. Un "midrash" raconte une expérience spirituelle mais une telle expérience ne tombe pas des nues. On nous dit que Marie-Madeleine était à la recherche du corps de Jésus. On est au départ du midrash. Après s'être informée auprès de Pierre et de Jean, il est manifeste pour elle que Jésus n'a pas été emporté par les disciples. Cette aventure de Marie cherchant Jésus, c'est un midrash. Au point de vue historique, c'est tout ce qu'on a : là où on avait mis le corps, il n'y est plus. Jean a eu un choc en le voyant mais il n'y a rien à ajouter ni à prouver.

Mardi 4 juin

Hier et avant-hier, on avait essayé de mieux connaître ce disciple un peu caché dans les textes mais qui, si on est attentif, y est néanmoins présent, qui est nommé "l'autre disciple" et qui est aussi l'ami du grand prêtre. C'est comme ami du grand prêtre qu'il a vu les circonstances qui entourent le procès et la mort de Jésus.

Nous avons commencé à voir l'autre aspect de cet autre disciple qui est le fait qu'il se retrouvait sûrement et très régulièrement chez Nicodème avec d'autres puisque Nicodème est appelé "maître en Israël", un titre qu'on ne donnait pas à n'importe qui et qui n'est pas non plus un titre honorifique. Il est probable que Nicodème est le seul maître de l'époque qui ait parlé personnellement avec Jésus. D'autres, comme Gamaliel, ont une attitude favorable, on le voit dans les Actes où il dit de faire attention car on risque, en attaquant les disciples de Jésus, de devenir des lutteurs contre Dieu, en s'attaquant aux disciples, on risque de s'attaquer à Dieu même : si ça vient de Dieu, ça va demeurer. Mais les choses peuvent parfois demeurer pendant des siècles sans être de Dieu, c'est un peu la faiblesse des Pharisiens.

Je crois que c'est important d'insister sur ce point parce que cela permet de comprendre l'originalité de l'évangile de Jean par rapport aux synoptiques. Pour les synoptiques, il ne fait pas de doute que les miracles sont les bienvenus, plus il y en a, mieux c'est. Lorsque Jésus fait quelque chose d'extraordinaire, ça devient un argument. Pour un Pharisien, c'est le contraire. Le merveilleux peut, à la rigueur, confirmer la grande tradition qui vient de Dieu, la parole qui vient de Dieu, le pain qui descend du ciel. Mais le pain qui vient du ciel, c'est la loi, ce n'est pas la manne. La manne est l'aspect extraordinaire. Souvent l'histoire commence par des choses extraordinaires. Ainsi la manne précède le don de la loi. Je crois que ces gens étaient arrivés vraiment à une très grande maturité spirituelle avant Jésus. Donc pour eux, il ne peut pas y avoir de miracles parce que les miracles n'ont pas de valeur en soi et détournent plutôt de l'essentiel. Que Jésus ait fait des miracles, c'est plutôt un peu gênant pour les Pharisiens comme pour nous au 20^{ème} siècle, dans la mesure où on appartient à l'esprit de son époque. On n'est pas obligé d'appartenir à l'esprit de son époque, l'homme est un être libre. Donc encore aujourd'hui, on peut aimer ou ne pas aimer les miracles. Il y a de grandes traditions juives en France aujourd'hui, celle de Lévinas qui est une tradition plutôt pharisienne, de la raison, qui refuse l'extraordinaire. L'essentiel est le mystère de Dieu et le mystère de l'homme et c'est bien suffisant. Et puis vous avez Cholem qui a écrit "La mystique juive". C'est difficile de faire parler ensemble Lévinas et Cholem. Il faut recueillir l'un et l'autre.

De même, notre tradition a recueilli Jean et les synoptiques. Marc, à ce point de vue, n'est pas du tout un Pharisien. Plus il voit de miracles, plus il est conforté dans sa foi. Les 2000 cochons qui tombent à la mer, c'est le sommet de la gloire. Il le voit avec sa mentalité, c'est le mal qui tombe dans la mer. Ce n'est pas du tout la vision de Jean. Il y a un miracle qui a fait beaucoup pour la renommée de Jésus en Galilée, c'est la guérison du paralytique qu'on descend par le toit. Marc constate que la renommée va plus vite que la parole dite par Jésus mais il reste dans ce côté merveilleux qui ne le gêne pas et même qu'il aime bien. Il y a des gens comme ça et il faut les respecter. Nous sommes différents les uns des autres. Si vous lisez ce texte comme Marc, alors on peut dire que Jésus est le fils de l'homme. Quand on lit

son texte, on voit qu'il est comme coupé par "afin que vous sachiez que Jésus est le fils de l'homme".

Pour les Pharisiens, cela ne prouve rien du tout ni pour saint Jean. A l'époque de Jésus, il y a les deux tendances. Les maîtres comme Nicodème ou comme Gamaliel peuvent être plus ou moins favorables, chacun a son point de vue. Quand Nicodème aborde Jésus, il ne peut pas le faire sans savoir ce que Jésus a fait d'un peu extraordinaire, sinon Jésus ne serait plus Jésus. Un Jésus qui ne serait pas guérisseur, je ne dis pas que ce ne pourrait pas encore être Jésus mais il se fait que Jésus est comme cela. Je crois que c'est important pour nous aujourd'hui. Cela va amener Jean à une très profonde réflexion parce qu'il va être amené devant ce double courant. Nier tout ce qui est du côté des miracles de Jésus, il semble qu'il peut difficilement le faire s'il veut parler de Jésus. D'un autre côté, pour lui, c'est aussi une certaine conversion parce que, disons que l'intelligence n'est jamais heurtée que par des bêtises. Au fond, l'intelligence serait plus à l'aise si on était des âmes plutôt que des corps parce que le corporel a toujours quelque chose de surprenant.

Le résultat de sa réflexion m'interpelle beaucoup personnellement. Il va d'abord choisir un mot et, par ce mot, il va essayer de dire ce qu'il voit. Il dit, je paraphrase un peu mais c'est dans la ligne d'une analyse des mots qu'il a choisis et aussi de la finale de son évangile, il aurait pu dire : "Jésus a accompli, en présence de ses disciples, encore beaucoup d'autres miracles". Or il n'a pas ce mot, il prend le mot "signe". Quand Nicodème parle à Jésus, il dit : "Rabbi, nous savons que tu viens de la part de Dieu parce que personne ne peut accomplir les signes que tu fais...". Le mot "signe" n'est pas dû au hasard. Alors, patiemment, en relisant les textes pour essayer de comprendre, progressivement ce mot m'est apparu dans la logique de son oeuvre. Est signe, toute action, tout agir dans lequel celui qui agit se donne à voir. Donc Jean va retenir quelques signes, il ne va pas tout raconter. Jésus a certainement guéri des aveugles. On peut difficilement mettre en doute la guérison de Bartimée par exemple. C'est peut-être à ça que Jean fait allusion. Tout cela existe, les miracles sont là et, pour lui, cela ne fait aucun doute, il n'a pas les mêmes difficultés que nous, c'est un contemporain de Jésus. Jésus a fait suffisamment de choses. Donc il n'a aucun souci d'exalter Jésus. Quand Jésus guérit un aveugle, Jean raconte la chose comme un signe parce que, à partir de là, on peut vraiment montrer qui est Jésus, parce que Jésus est vraiment celui qui fait voir. Alors il raconte, dans une catéchèse, ce qu'est l'expérience spirituelle de voir, comment Jésus permet de voir. Donc je crois qu'à la base, il y avait un bagage suffisant à sa disposition pour faire selon un mode de sagesse. Cela s'est fait aussi selon un mode de précarité : le verbe s'est manifesté dans la précarité, c'est une notion fondamentale. C'est en Jésus que le verbe s'est manifesté dans la précarité. Dans l'univers, le verbe se manifeste dans sa radicale transcendance, dans la loi, dans l'intime. En Jésus, le verbe se manifeste dans la précarité. C'est une vision tout autre que celle de venir d'en haut ou de descendre d'en haut.

Si moi, je vois le signe, je vois Jésus. Si je ne vois pas Jésus, je n'ai pas vu le signe. Pour cela, l'aveugle, c'est de l'or en barre. Le tout était alors pour lui de voir quels signes retenir qui permettraient cela. Je vais en donner un qui l'a beaucoup impressionné. Il était très important pour lui comme responsable, prêtre de Jérusalem. Comme Nicodème, il est de cette grande tradition pharisienne qui se soucie toujours de l'orthodoxie. Quand Nicodème va voir Jésus, c'est à la fois parce qu'il est très pris par Jésus mais il voudrait quand même savoir pourquoi Jésus dit certaines choses, pourquoi il fait certains gestes. Nicodème n'est pas simplement quelqu'un aux pieds du maître pour recevoir et boire.

Un autre signe qu'il raconte, c'est parce que, en fait, aux yeux de Jésus, l'être humain est paralysé devant Dieu. La religion l'a couché par terre et l'a empêché de marcher. Pour Jean, c'est une véritable révélation. Cela se passe à Jérusalem, chez lui et il va même donner le nom exact de l'endroit. La religion paralyse les gens, le sabbat écrase les hommes, c'est une religion de l'interdit : "Il ne t'est pas permis... Pourquoi est-ce que tu te promènes avec ton

grabat ? ". Jésus l'a libéré. Ce qui l'enchaînait, ce qui le tenait couché, Jésus le lui fait porter maintenant et il se promène. Mais c'est le sabbat : il ne t'est pas permis de faire ça. Alors commence tout un combat. Jésus ne l'a pas fait au hasard, il l'a fait exprès le jour du sabbat, c'est évident. S'il ne l'avait pas fait exprès, il n'aurait pas fait le signe, il aurait simplement fait du merveilleux. La femme qui touche son manteau, il ne l'a pas fait exprès et ça guérit. Ici, il interroge l'homme. Il faudrait relire tout l'évangile de Jean sous cet aspect. Jésus est un être qui regarde : il vit et il crut. Jean voit Jésus assis sur le l'estrade où Pilate juge, alors qu'il est lui-même celui qui est jugé. Pour lui, en fait, Jésus est le juge. Jean est un être qui voit un tas de choses. Si je ne peux pas voir le mystère de Jésus dans ce qu'il fait, alors je reste tout à fait à l'extérieur et ce n'est plus valable. Dans cette optique, à cause de Jésus, il a été amené à connaître une manifestation du verbe dans la précarité. Pour Jean, le miracle ne peut jamais être une preuve. Vous voyez Jésus ou vous ne le voyez pas. C'est une question de voir. Si on ne l'a pas vu, il faut revenir demain ou attendre l'occasion qui suit mais le merveilleux ne peut jamais servir d'argument. Il y a une certaine maturité dans la vision de Jean : c'est le signe.

Puisque je voudrais continuer à voir la personne, il faudrait maintenant voir ce qu'il entend par l'oeuvre car c'est son vocabulaire. On a "faire - signe, oeuvre". J'ai parlé du signe, ce qui explique pourquoi Nicodème, en s'approchant de Jésus, doit nécessairement, pour être honnête vis-à-vis de Jésus, ne pas taire les signes : "Maître, nous savons que tu es un maître qui vient de la part de Dieu car personne ne peut accomplir les signes que tu accomplis si Dieu n'est pas avec lui. Si on voit les mots : Dieu, Jésus, accomplir, faire, signe... , c'est un petit résumé, ce n'est pas par hasard. Cela, c'est pour Nicodème et Jean en tant qu'ils sont pharisiens. Dans la tradition chrétienne, cette exigence pharisienne est presque oubliée car on dit toujours que le signe prouve.

Dans le cas de Marc, on peut le comprendre davantage peut-être puisque c'est dans un premier élan, c'est-à-dire que, tout en parlant de signes, il parle quand même de Jésus, tandis que dans notre tradition on ne parle pas de Jésus, on parle de signe. L'enthousiasme de Marc, c'est encore et toujours de parler de Jésus quand il parle de signes. Dans notre tradition, on ne parle plus du tout de Jésus, on parle de choses extraordinaires. C'est le miracle qui est intéressant puisque Jésus est Dieu. Ce n'est plus qu'une preuve qu'il est Dieu.

Nicodème est l'aspect pharisien, une tradition qui ne veut pas voir de l'extraordinaire dans Jésus mais qui veut regarder tout ce qu'il a fait, toutes les paroles qu'il a dites comme une manifestation de Dieu. Jésus dit que, quand il parle, ce n'est pas lui qui parle, quand il agit, ce n'est pas lui qui agit. C'est toujours le même thème et, pour lui, c'est capital. Si on veut savoir un peu, si on veut voir un peu avec ses propres yeux, ce qu'est le mystère de l'homme et de Dieu, il suffit de regarder Jésus mais il faut bien le regarder. C'est ça qu'il veut dire, c'est là qu'on risque d'avoir une lumière sur Jésus. Il faut le voir tel qu'il est, tel qu'il a vécu. C'est de là que viendra la lumière.

Un autre aspect est aussi important. Nous avons vu l'ami du grand prêtre, le pharisien avec Nicodème. Il y avait un autre personnage extrêmement important à l'époque, qui était la nouveauté, c'est Jean-Baptiste. C'est une figure étonnante, très gênante aussi pour les Pharisiens parce qu'il est plus contestataire. Il ne faut pas oublier que Jean-Baptiste va beaucoup plus inquiéter les Pharisiens au départ que Jésus car Jésus n'est qu'un laïc tandis que Jean est fils de prêtre et il prend distance par rapport à Jérusalem et à la tradition sacrificielle. La menace qu'il représente vient essentiellement de ce qu'il ne peut pas se déclarer d'accord avec l'automatisme. Il suffit d'aller tous les ans à la fête, de participer à la grande bénédiction générale et vous recevez le pardon. Jean-Baptiste ne supporte pas cela. Dans ce sens, il est de la grande lignée des prophètes juifs. S'il est nouveau, c'est parce que c'est une voix tonitruante. L'esprit prophétique s'était éteint depuis trois siècles. Nous avons eu le même phénomène chez nous. Après le concile de Trente, on a fait un effort théologique fantastique,

je ne parle pas de l'application du concile. C'était un effort théologique très grand mais on a dit que c'était ça, la vérité. Alors cela donne trois siècles de silence du saint Esprit. La mise par écrit de la bible a été une très grande oeuvre mais, quand c'est écrit, c'est la vérité et cela éteint le saint Esprit pendant trois siècles. On est dans une période analogue mais le malheur, c'est que quand le saint Esprit se réveille, il parle de tous les côtés à la fois et alors on ne sait plus qui est agité par le vent comme un roseau ou qui est mené par l'esprit de Dieu.

Quand vous êtes allés voir Jean-Baptiste dans le désert, c'était pour voir un roseau agité par le vent ou est-ce que vous étiez persuadés que Dieu parlait par lui ? Le malheur, c'est que si vous vous prononcez pour Jean-Baptiste, vous êtes automatiquement contre l'autorité. Quand Jésus fait un geste un peu trop manifeste à Jérusalem, c'est la question qu'on lui pose : au nom de quelle autorité fais-tu cela ? Jésus qui est malin comme un singe répond : Je veux bien vous le dire mais d'abord une petite question : Jean-Baptiste, ça vient d'en haut ou ça vient d'en bas ? C'est gênant parce que le peuple sait bien que Jean-Baptiste n'a pas tort. Alors on ne peut pas dire quelque chose contre Jean-Baptiste. D'un autre côté, reconnaître Jean-Baptiste, c'est reconnaître la mise en cause, la mise en question, la critique qu'il a faite. Finalement, comme ce sont des gens intelligents, ils disent : Nous ne savons pas. Alors Jésus leur dit : Moi non plus, je ne sais pas. Jean-Baptiste est une personnalité tout à fait particulière qu'on peut résumer ainsi : si on s'appuie sur le passé dans sa vie spirituelle, on est dans l'erreur, on se dit fils d'Abraham mais de ces pierres, Dieu peut susciter des fils. C'est une parabole. Je ne veux pas dire que la vie spirituelle n'a pas besoin du passé mais qu'elle ne naît jamais du passé, elle jaillit maintenant. Quand Jésus entend une telle voix, il se dit que Dieu parle et il va voir.

En fait, Dieu ne parle jamais, ce sont des représentations qui ne sont pas juives. Avec Jésus, le verbe dans la précarité, c'est le grand pas qu'ils ont fait. Dieu parle ou ne parle pas. Il arrive que Dieu se taise mais il ne faut absolument pas le chercher en dehors de nous, en dehors de l'histoire mais c'est une toute autre tradition que la tradition juive. Alors faire préexister le verbe, qu'est-ce que cela veut dire ? Dans le prologue, Jésus préexiste à lui-même. Pour les Juifs, c'est impossible et ils vont dire que c'est parce que vous ne l'avez pas vu. Si on ne l'a pas vu, on le postule et on l'attend après. C'est le drame de nos 2000 ans d'histoire du christianisme. Les ponts ne sont pas coupés mais le lien est très ténu. Je crois que c'est uniquement par des spirituels qui se sont battus tout seuls dans leur coin et qui permettent de retrouver l'époque de Jésus dans le présent comme s'ils avaient été témoins de ce passé. Du point de vue spirituel, je ne trouve jamais que des contemporains.

Jésus dit de Jean-Baptiste que c'est l'être qui l'a le plus ému sur la terre : Parmi les enfants de la femme... Il insiste car il n'y a de grandeur comparable qu'à partir des enfants de la femme. A partir de Dieu, les comparaisons cessent. Parmi les enfants de la femme, il n'en est pas de plus grand mais quant au royaume... Jean-Baptiste ne l'a pas laissé indifférent, il est allé le voir.

L'auteur de l'évangile de Jean était un homme très ouvert. Lui aussi a entendu parler de Jean-Baptiste et il a compris qu'il se passait là quelque chose d'important et il est allé aussi le voir. Il fait partie de la délégation envoyée par Jérusalem. "Voici quel fut le témoignage de Jean quand les Juifs, (dans Jean, ce terme désigne les autorités religieuses hostiles à Jésus), envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui es-tu ? Que fais-tu ?

Notre loi ne condamne aucun être humain à moins qu'on ait entendu de sa propre bouche qui il est et qu'on ait commencé à comprendre ce qu'il fait. D'où les deux questions : qui es-tu et que fais-tu ? La réponse est facile : il baptise dans l'eau mais quand il fait cela, il prend quelques libertés par rapport à la religion officielle car, tout de même, ce sont les prêtres qui agissent au nom de Dieu, c'est quand même le temple qui fait la liturgie au nom de Dieu. Alors pourquoi fait-il cela ? C'est ce qu'on veut savoir. Et s'il fait quelque chose contre la tradition, on veut savoir qui il est. S'ils pouvaient le reconnaître, ce serait que ces gens ne sont

pas tout à fait contre lui, qu'ils ne sont pas tout à fait fermés. Nicodème n'est pas un spirituel borné mais il a une tradition solide sur laquelle il s'appuie. Du côté des prêtres et des lévites, c'est tout à fait fermé : on a toujours fait comme on fait et on n'attend rien.

La réponse de Jean est triple : je ne suis pas, je ne suis pas, je ne suis pas. Il n'y a que Jésus qui peut répondre : je suis, ce sera dans la jardin de l'agonie.

1- Je ne suis pas le christ.

C'est très important car la grande figure de l'époque, la grande figure de l'attente, c'était le christ. Maintenant les Juifs vont reprendre cela parce que les malentendus entre chrétiens et juifs n'ont pas permis, même aux juifs, de relire leur tradition car on leur a imposé un Jésus "christ" comme le dit Paul mais pas du tout un "christ" Jésus. Il y a les deux termes chez saint Paul. Jésus "christ", c'est quand il reprend la tradition officielle, Jésus, le Seigneur, le Fils de l'homme, celui qui est oint. La figure dans le passé, c'est la roi qui est oint. Alors on attend maintenant le "oint", le "christ", celui du début, qui est David et celui de la fin dans la mesure où il sera roi. En tout cas, l'autorité la plus grande, c'est sûrement le mot "christ" comme autorité.

2- Je ne suis pas Elie

Il y a un autre mot qui est moins grand mais qui est plus populaire, c'est Elie. Elie, c'est Jeanne d'Arc, au sens le plus fort du terme. Le culte de Yahvé est menacé par une femme, Jézabel qui est en train de mettre partout son Baal. A cette époque, on commence à peine à adorer Yahvé, on le connaît depuis un siècle. Jézabel est en train d'y substituer Baal. La réaction d'Elie est comme celle de Jeanne d'Arc : boutez-les dehors ! Dans son procès, quand on demande à Jeanne pourquoi elle n'aime pas les Anglais, elle répond : Dieu aime les Anglais mais chez eux. Dans certaines situations, la résistance est très importante et très difficile. La théologie de la libération par exemple, c'est bien mais pas pour tout de suite, mettez une croix dessus pour le moment.

Elie est toujours une contestation qui vient de la base. C'est pour cela qu'il ne peut pas être l'avènement du "christ" mais il doit venir avant. Il peut tout au plus y préparer. C'est un mouvement révolutionnaire qui prépare le grand soir. Cela peut être très dangereux. Elie n'est pas tout à fait un disciple de Moïse, il casse la tête à tout le monde. C'est pourquoi quand des spirituels réécrivent l'histoire d'Elie, ils l'envoient en retraite sur le Mont Horeb où il apprend que Dieu n'est pas toujours dans le tonnerre, que Dieu n'est pas toujours dans le fracas des flots mais qu'il est dans le "bruit du silence", comme dit le texte. Un Elie, ça peut aussi se convertir.

L'exemple typique d'un Elie dans le nouveau testament, c'est saint Paul. Il faut passer du zèle à la foi. La seule fois où le mot zèle apparaît dans l'évangile de Jean, c'est pour le contourner à l'envers : le zèle de ta maison me dévore, et tout s'écroule. Paul a commencé par persécuter Jésus qui menaçait tout cela. Dans son excès de zèle, il s'en prend à Jésus et tout à coup, il entend une voix qui dit : pourquoi cette violence ? pourquoi cette persécution ? pourquoi m'en veux-tu ? Paul est touché. Quand Dieu tire, il vise juste et ça lui fait trois ans par terre. Après cela, il sera plus à l'aise mais il redeviendra encore parfois très zélé. Tout mon effort est de retrouver la foi de Paul dans son zèle intempestif. Elie est une autre porte d'attente, ce n'est pas la grande porte mais ça peut la préparer. Ce sont ces mouvements qui viennent dans l'histoire, ils reviennent toujours, ils sont populaires.

3- Je ne suis pas le prophète

L'autre attente qui est la plus grande pour l'évangile de Jean, c'est : Es-tu le prophète ? Je ne pourrai pas développer car il me faudrait revoir le chapitre 6. Mais Jésus n'est roi qu'en tant que prophète. C'est pour cela qu'il va couper les ponts lorsqu'on veut faire de lui autre chose que le dispensateur de la parole. Quand les Galiléens sentent que ça marche, ils veulent le faire roi. Alors Jésus coupe net, rien à faire. Pour Jésus, tout ce qui est succès, tout ce qui est facilité, c'est coupé net, rien à faire, quitte à se séparer de tous ses disciples. L'évangile de

Jean lui fait dire : Si vous voulez, vous pouvez tous partir et, au bout du compte, Jésus sera tout seul. Jean ne fait que raconter à sa façon une chose qui est absolument vraie, littéralement vraie, et que Marc raconte, c'est que Jésus et ses disciples ne se parlaient plus, c'est le silence. Pierre a essayé plusieurs fois de faire changer Jésus d'avis sur ce point de vue. Jésus lui interdit d'insister : Satan, derrière ! tes voies ne sont pas les voies de Dieu.

C'est radical, il n'en veut pas. Ce n'est pas le "christ" prophète dont il ne veut pas mais le prophète Jésus. Paul a toujours le même vocabulaire. Quand il reprend la tradition qui dit que Jésus est le Seigneur, le Christ, il dit "Jésus-Christ" mais quand il réfléchit, qu'il suggère d'éprouver en soi les sentiments du "christ" Jésus, il dit : Je ne connais personne, si ce n'est Jésus christ mais un christ éliminé, détrôné, dissident par surcroît et crucifié, un roi sans trône. Le mot "christ" est nié.

Vous pouvez alors comprendre la conclusion de Jean.

La lecture traditionnelle de "Jésus accomplit en présence des disciples encore bien d'autres signes pour qu'on puisse le voir et qui ne sont pas relatés dans ce livre. Ceux-ci ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et que, croyant, vous ayez la vie en son nom".

Jésus, ça va; Christ, c'est mieux; Fils de Dieu, c'est tout à fait bien. Pour Jean et son auditoire, ces titres sont connus. Christ, c'est connu, celui qu'on attend, celui qui doit venir. Tout le monde a des idées de christ en tête. Fils de Dieu aussi. Ce sont des notions ambiantes. S'il est le christ, il le sera dans le langage des prophètes : la dernière flèche de Dieu, celle que Dieu a réservée pour la fin. Ce sont des images qu'il emploie dans les chants du serviteur d'Isaïe. Celui qu'on garde pour la fin, le bon vin qui vient à la fin.

Quand il viendra, pour nous, il sera christ et, quant à sa relation avec Dieu, il est fils de Dieu. On ne dit pas que "fils de Dieu" est plus grand que "christ". Sa relation à nous fait qu'il est christ et sa relation à Dieu fait qu'il est fils de Dieu. Si vous voulez savoir ce que cela signifie, Jean dit "afin que vous croyez que Jésus, le christ, est le fils de Dieu". Il faut voir Jésus et alors vous saurez ce que peuvent dire éventuellement les termes de notre tradition, christ ou fils de Dieu. C'est pour cela qu'au 20^{ème} siècle, on peut tout à fait les abandonner. Je ne dis pas qu'on doit les abandonner mais qu'on peut tout à fait les abandonner. Ce qui est important, c'est de bien voir que, toujours dans Jean, ce double titre concerne Jésus dans sa relation à nous et dans sa relation au Père. Jean réfléchit toujours en triangle. Notre tradition réfléchit en hiérarchie : Dieu, le Père, celui qui descend, l'incarnation et puis ça vient jusqu'à nous, les chrétiens, qui sommes le levain dans la pâte et nous incarnons tout cela jusqu'au bout. Les autres nous attendent et heureux sont-ils de nous rencontrer. C'est comme cela qu'on peut arriver à dire qu'un incroyant n'est pas encore tout à fait un être humain. C'est une certaine logique et c'était la logique qui existait avant Jésus.

Jésus a fait tout basculer.

Donc tout se devine à nouveau, tout se voit et s'entend à partir de lui. Tout ce qui peut paraître plus grand que Jésus, comme les anges, la loi, le sacerdoce, le sabbat... , tout ce qui était absolu devient relatif. On va écrire une magnifique épître aux Hébreux pour dire que Jésus est plus grand que les anges, plus grand que la loi, plus grand que le sacerdoce. Or, avec Jésus, ces choses ne sont pas supprimées mais c'est devenu relatif. Si des gens sont aidés par le sabbat, tant mieux, mais si ça les paralyse...

Dans l'évangile, le mot "prêtre" est biffé, jamais le mot prêtre ne viendra. On a les apôtres, ils seront envoyés, ils seront témoins mais cette médiation sacerdotale indue est définitivement supprimée, même chez les synoptiques. Elle reviendra dans quelques ajouts, dans l'épître aux Romains par exemple, dans 8 ou 10 textes. Si vous lisez ensemble tous ces ajouts, vous avez exactement la tradition qui est passée depuis 2000 ans. Tout ce qui est avant a été oublié. A qui la faute ?

Jérusalem a été détruite, tous ces gens ont été dispersés, beaucoup sont morts. Titus et les Romains, ce fut quelque chose. Tous les textes ont disparu. L'évangile de Jean a échappé, heureusement, à la destruction de Jérusalem. Qui en est l'auteur ? Je vous ai montré que tout venait de Jésus. Puis il y a eu la destruction de Jérusalem. Or cet évangile ne fait jamais allusion à cette destruction. Les synoptiques, oui, mais ils viennent après. Donc l'évangile de Jean est le plus ancien. Pour moi, il a pu être écrit assez vite, je n'en sais rien, et par un homme qui fut un témoin visuel de ces événements. Cet homme va écrire tout ça. Il connaît Jésus, il l'a rencontré, il connaît tous les témoins de Jésus. Alors il aura une liberté de parole telle qu'il va nous donner un témoignage où il se permet le luxe de ne répéter aucune parole de Jésus. Il faut qu'il ait reçu de la part de celui qu'il a rencontré une liberté fantastique. Depuis, on ne répète plus parce que parler en paraboles demande que chacun comprenne la parabole à sa façon. Le dogmatique n'a plus aucune chance. Mais qu'est-ce qu'on va faire ? On va oublier le sens des paraboles et revenir au dogmatique. Le premier qui ne comprend plus les paraboles, c'est Marc. Il le dit dans son chapitre 4. Il ne comprend plus rien. Jean, lui, va reparler en parabole, il va en redonner quelques-unes mais elles sont fondues dans son propre témoignage et, même quand on le connaît bien, c'est du Jésus mâché, comme au chapitre 6.

L'auteur de l'évangile et Jean-Baptiste

Le texte ne dit pas que Jean, auteur de l'évangile, faisait partie officiellement de la délégation envoyée par Jérusalem auprès de Jean-Baptiste : Voici quel fut le témoignage de Jean quand les juifs envoyèrent des prêtres et des lévites. Dans la première partie, au verset 19, on parle des prêtres et des lévites. Au verset 24, il est dit qu'ils avaient été envoyés par les Pharisiens. C'est très intéressant. Il est difficile de voir par qui ils sont envoyés mais cela permet de voir que, à côté de l'autorité sacerdotale, il y a une autorité spirituelle qui n'avait pas le pouvoir concret. On peut les écouter ou ne pas les écouter mais on ne peut pas les faire taire. Un Pharisien ne peut pas condamner Jésus à mort mais ils peuvent user de leur autorité spirituelle. On a vu ce que Nicodème fait pour qu'on ne massacre pas un être aussi merveilleux que Jésus. Mais l'autorité ne voit pas beaucoup les signes, elle voit l'effet que cela peut produire. Si c'est bon pour elle et pour le maintien de la religion, c'est bon. Si c'est contre l'autorité ou contre la religion, ce n'est pas bon. C'est là le critère, il n'y en a pas d'autre pour l'autorité sauf si le parti des Pharisiens, un parti laïque, est plus ou moins représenté. Si un parti laïque a une certaine influence, le sacerdoce ne peut plus jouer de la même façon. Quant aux femmes, nous sommes là vraiment dans un avenir plus que lointain mais c'est déjà bien, il y a des laïcs.

Donc Jean ne mentionne pas directement sa présence, il est discret mais, pour moi, il est dedans, il fait partie de cette délégation, surtout si elle avait été envoyée par des Pharisiens. L'interrogatoire de Jean-Baptiste, si ce sont des prêtres, est un interrogatoire d'autorité. Parce que cet homme est vraiment ouvert, Jean-Baptiste lui paraît valable par tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait. Donc Jean-Baptiste l'intéresse. Il s'arrange pour faire partie de la délégation, il veut rencontrer Jean-Baptiste.

La Jérusalem officielle est celle des sacrifices. Dans l'évangile de Jean, toutes les fêtes juives y sont sauf celle de l'expiation, comme s'il avait voulu gommer tout ce qui serait sacrificiel. Or Jean-Baptiste est le premier qui met en cause le sacrifice, une conception de l'homme qui serait séparé de Dieu et non une conception de l'homme en relation avec Dieu. Avec Jésus, on ne peut pas trouver un seul être qui soit loin de lui. C'est la révélation du verbe dans la précarité. Le verbe en précarité nous dit que le monde est sauvé. Dans sa formulation, il dit que, si Dieu est pour nous, si Jésus est pour nous, qui nous séparera de l'amour de Dieu qui nous est manifesté en Jésus ? S'il n'y a plus de séparation, le sacrifice n'est plus nécessaire parce que la seule utilité du sacrifice, c'est de réparer ce qui est cassé. C'est là que les prêtres ont un pouvoir si grand car les gens, dans leur déréliction, se sentent loin de Dieu. Toute la liturgie commence par : reconnaissons que nous sommes pécheurs. Plus on insiste sur la

rupture, plus on insiste sur le péché originel, plus les gens sont foutus, et plus ils ont besoin des prêtres. Jean-Baptiste parle, Jésus aussi vient à Jérusalem et parle, des officiels viennent pour les écouter. On peut le voir de deux façons : ou bien, c'est l'oeil de Moscou ou bien ce sont des gens comme Jean ou Nicodème qui veulent vérifier. Nicodème est un notable, un homme qui a des responsabilités. Il est fier de sa tradition, il l'aime, il veut la défendre mais il veut aussi qu'on ne dise pas n'importe quoi. Ils ont raison. Les Pharisiens sont des gens exigeants. D'ailleurs Jésus a passé une partie de son temps avec des Pharisiens. Les autres se moquent un peu de ce qu'il dit ou bien c'est un être bon, gentil, qui aime bien boire et manger. En tout cas, Jésus est le seul maître qui peut se flatter d'avoir comme titre : le glouton et l'ivrogne.

Pour moi, être pharisien, c'est être comme Jean qui a un souverain respect pour la secte pharisienne, qui appartient peut-être à la secte mais qui n'est pas un homme de Galilée, ce n'est pas un homme du peuple. Jésus a fait un choix entre les petits et les grands car ceux qui ont reçu quelques dons sont toujours les premiers mais le tout est d'être décidé à le suivre sinon les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers. Ce n'est pas pour ça qu'il faut se précipiter du côté de l'enfant prodigue, c'est encore une réaction pour être parmi les premiers. Dès qu'on a le sentiment d'être premier, on est en dehors de l'esprit de Jésus. Ce n'est pas possible. Dans l'amour, c'est impossible. Cela ne veut pas dire qu'on est perdu à tout jamais mais on n'est pas dans l'esprit de Jésus. Dès qu'on fait une hiérarchie, on n'est pas dans l'esprit de Jésus.

Paul dit qu'il y a trois catégories de domination : l'homme domine la femme; le maître domine l'esclave au point de vue social et c'est la religion qui se préfère aux autres au point de vue religieux. Le chrétien est premier par rapport aux juifs et aux païens. Si vous avez tant soit peu l'esprit de Jésus, il n'y a plus ni homme ni femme. Mais on sait bien que les hommes ne sont pas les femmes, on sait bien que les juifs ne sont pas les autres. Quand il n'y a plus ni homme ni femme, il n'y a plus de rapport de hiérarchie, il n'y a plus de rapport de domination. Celui qui fait une distinction entre les hommes et les femmes relève d'un esprit qui n'est pas l'esprit de Jésus. Par ailleurs, ce sont des distinctions très traditionnelles.

Donc cet homme a été interpellé par Jean-Baptiste. Un peu plus loin, on nous dit qu'il est là car la grande chance de sa vie, pour ce disciple, c'est que, en allant voir Jean-Baptiste, il rencontre un autre qui venait aussi voir Jean-Baptiste, Jésus, deux êtres qui, à l'écoute de Dieu, sont venus entendre cette voix qui n'était pas "un roseau agité par les vents" mais bien un homme mû par le souffle de Dieu. Ils se sont retrouvés là-bas. "Le lendemain, Jean se trouvait encore avec deux disciples. Fixant les yeux sur Jésus qui passait, il dit : Voici l'agneau de Dieu. Les deux disciples, l'entendant parler, suivirent Jésus". Et maintenant on a, je crois, la première parole de Jésus adressée à l'auteur de l'évangile de Jean : "Il se retourne et vit qu'ils le suivaient. Il leur dit : Qu'est-ce que vous cherchez ? Ils lui dirent : Où demeures-tu ? Venez et voyez. Ils allèrent donc, virent où il demeurait et restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure", 4 h. de l'après-midi. Un des deux disciples, vous le connaissez, c'est André, le frère de Simon-Pierre, des gens du nord. L'autre, on n'en parle pas. C'est la fin de la journée, d'une longue journée d'attente, de recherche. Elle s'achève, il est 4 h. de l'après-midi. Pas un mot entre les deux. Où demeures-tu ? en Dieu. C'est d'abord un longue nuit, Nicodème. Puis c'est la rencontre au puits de Jacob, en plein midi, à l'heure où il n'y a pas d'ombre.

Mercredi 5 juin

Jésus a un père "observant" et Jésus, dans sa vie, était sûrement aussi un observant. Il avait déjà tant de choses révolutionnaires à dire. En adoptant lui-même une attitude irréprochable, il peut dire beaucoup plus de choses. Jésus a manifesté une très grande liberté à l'égard du

temple, si bien qu'il donne l'impression qu'il ne va pas à la messe. Quand vient le temps de payer la dîme, Pierre dit qu'il la paie. Il monte pour les fêtes. Au début du chapitre 7, Jean dit que Jésus ne veut pas monter à Jérusalem pour la fête des Tentes mais qu'il y monte "en secret", au dedans de son être intérieur, sans être victime d'une fête qu'il ne veut pas car c'est une fête de la domination de Dieu. A certains moments, Jésus désobéit volontairement alors que normalement il observera toujours le sabbat, il n'a rien contre. Jésus n'est pas gêné qu'il y ait des fils comme le fils aîné et des fils cadets comme le prodigue. Jésus n'était pas du style de l'enfant prodigue.

A l'âge de 12 ans, Jésus sait déjà qui il est. Jusqu'à l'âge de 12 ans, les enfants restaient souvent dans leur village, 12 ans était l'occasion du premier pèlerinage mais ce n'était pas systématique. Pour Jésus comme pour tout juif, Jérusalem était très importante. Ce devait être l'occasion d'une grande rencontre : "Ne savez-vous pas..." Jésus renvoie ses parents à certains étonnements le concernant. Il y a déjà tout un passé entre lui et ses parents au cours duquel ses parents ont déjà dû s'étonner. Jésus semble dire à sa maman : Pourquoi es-tu étonnée ? Si tu avais fait davantage attention... Il renvoie son père et sa mère à la vie qu'il avait déjà avec eux et qui devrait normalement leur permettre de comprendre son comportement à l'âge de 12 ans. Voilà le type de phrase qu'il emploie.

Jésus enfant reste à Jérusalem. Luc dit ce qu'il a fait à Jérusalem, à cet âge de 12 ans, maintenant Jésus sait ce qu'est sa mission : "Il me faut être...". C'est Luc, disciple de Paul, qui l'écrit. Paul, quand il initie à la vie spirituelle, dit qu'il y a deux choses à ne pas oublier au point de vue spirituel, l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme. Jésus scrute la réalité de l'être humain. En fait, l'expression la plus juste est que tout homme est à la recherche de son humanité. L'esprit de Dieu connaît la réalité divine et l'esprit de l'homme connaît l'homme, l'esprit de l'homme scrute la réalité de l'être humain. Est-ce qu'on peut dire que Dieu est à la recherche de sa divinité ? Je n'en sais rien. Ce sont les deux esprits qui font simultanément la vie spirituelle selon Paul. Il ne faut jamais renoncer à l'un au nom de l'autre. Jésus utilise au fond cette expression : il me faut être dans cette réalité qu'est Dieu. Il l'appelle "mon père". Je ne sais pas les termes exacts que Jésus a employés mais je trouve que cela le résume exactement. Ce qu'il lui faut maintenant, c'est "être", vivre à ce niveau où il est dans le mystère de son Père. C'est une formule très dense de mission et il a confié cela à ses parents. Cela lui donne une liberté absolue.

Donc sa maman ne doit pas lui demander maintenant où il va. Il a pris conscience de la racine de sa mission et la racine de sa mission, c'est ce qu'il est et ce qu'il est, c'est cet être qui essaie de trouver dans sa recherche qui est son Père. Quand la maman de Jésus lui parle, elle a déjà discuté avec son mari : tu devrais quand même lui dire qu'il ne doit pas faire cela, c'est aller un peu trop loin. Mais Joseph ne voudra rien dire. Quand une femme parle avec son mari et ne parvient pas à le décider, elle parle à l'enfant et dit : ton père et moi, nous... Joseph ne dit rien, il la laisse parler. Elle est très touchée : pourquoi nous as-tu fait cela ? Celui qui devient un peu libre spirituellement fait toujours souffrir. Jésus n'a aucune raison de faire souffrir sa mère. Elle lui fait confiance mais cela lui est resté sur le cœur. Sa parole est de poids et permet de connaître Jésus dans son devenir. Luc a gardé cette parole, ce n'est plus un midrash. Le fait que Joseph ne dise rien, la façon dont sa mère parle, le fait que l'enfant puisse s'exprimer devant ses parents, tout cela aussi est important, sinon l'enfant est réduit au silence. Joseph a été pour Jésus la parabole du "père". Jésus part de l'expérience qu'il a vécue avec Joseph.

Quand Jésus monte à Jérusalem à 12 ans, il subit le catéchisme. Les rabbins ont dû le former. Alors on le questionne. Cela permet de savoir si le rabbin du village est bien au courant et, pour cela, il vaut mieux interroger les enfants. Pour ma part, je suis persuadé que Jésus a été affolé de l'ignorance des officiels de la religion à Jérusalem. Cela donne une mission. Les textes me permettent de le dire car certains maîtres étaient étonnés par Jésus. On se trouve

presque, à l'avance, avec Nicodème. Ils l'ont donc interrogé et il se sera dit : ils se posent toutes ces questions ! Vous vous rendez compte de tout le travail à faire ? quelle mission ! Tandis que les pêcheurs du bord du lac ne cherchent rien, ils travaillent et tombent sur un trésor. Il y a des gens qui cherchent et d'autres qui ne cherchent pas. Avec Pierre, Jacques et Jean, Jésus ne leur demande pas : Que cherchez-vous ? mais : On y va, les gars. C'est un tout autre appel.

Ici c'est Jésus qui prend l'initiative, c'est Jésus qui envoie les douze. Ils sont le prolongement de ses pieds, ses messagers, car Jésus ne peut pas être partout à la fois. Alors il ressent qu'il n'est pas encore assez grand, il n'est pas encore suffisamment devenu celui qu'il est pour mener ce travail. Cela dit, il peut être très obéissant. Luc dit qu'il rentre avec ses parents et leur resta très obéissant.

Jésus n'est pas un Luther ni un saint Paul. il n'y a pas de conversion en lui, ça pousse depuis le début. Ses paraboles sont des paraboles de naissance, de croissance, d'accomplissement, de petitesse et de grandeur. C'est un tout autre univers spirituel. Jésus n'est pas du genre : Dieu, je l'ai rencontré. Toute expérience a sa valeur. Qui peut dire : ce plant, je l'arrache. Même Jésus ne se l'est pas autorisé.

Jésus a été frappé de l'ignorance des officiels, de quelle ignorance s'agit-il ? Il a su qu'ils parlaient de tout sauf de Dieu. Or une religion prétend parler de Dieu, ils ne parlaient que de Dieu. C'est le contraste entre ce que Jésus vivait et ce dont ils parlaient. D'où la prise de conscience d'une mission. Ce qui le fait rester à Jérusalem, c'est la prise de conscience d'une mission. Marie comprendra Jésus à Cana. Là, elle le comprendra tellement bien alors que Jésus était encore dans un état d'hésitation : est-ce qu'il faut commencer ? Est-ce que c'est l'heure ? Par où commencer ? Il ne peut pas commencer puisque personne ne lui réclame du vin nouveau.

On ne donne pas à boire à un âne qui n'a pas soif. Il faut avoir soif. Beaucoup d'exégètes n'ont pas soif. Il y en a surtout beaucoup qui ont peur qu'on ne leur serve que de la piquette et ils disent constamment cette peur. Alors concernant le miracle de Cana, il faut parler d'un vin d'une qualité jamais vue et de gens qui ont peur de boire de la piquette. Avant que ces deux situations se rencontrent, il faut du temps. La faute en est à ceux qui ont changé le vin en eau et qui l'ont ramené d'où il sortait, c'est-à-dire dans les cuves de la "purification", on est de nouveau dans le pur et l'impur. Avec cette méfiance, ils ne discernent pas, ils ont peur. Nos contemporains sont devant l'évangile comme des chats échaudés, les jeunes en particulier. J'ai lu tous les livres de Durkheim. La méfiance par rapport à notre tradition est telle que je pense qu'il aura plus de chance, ne fût-ce que de recroire un peu à une dimension spirituelle.

Jean-Baptiste restait là et les gens venaient à lui. Jésus va chez tout le monde. Ce n'est pas vous qui venez à Dieu, c'est Dieu qui vient à vous. Il faut le faire comprendre aux gens. Il envoie ses disciples. Jésus n'est pas un médiateur mais un médecin, c'est-à-dire un complice de la vie quand quelqu'un est malade. Tandis que le prêtre, c'est le contraire, il vit à partir de l'excommunication, il faut toujours mettre dedans les gens qui sont dehors. D'où la naissance de l'enfer au Moyen Âge. On est obligé de tout mettre dedans. Donc personne ne peut être dehors. Alors il n'y a que l'enfer comme solution pour dire : vous êtes dehors, vous qui êtes dedans. La croyance à l'enfer est sociologique. Maintenant on n'y croit plus mais si un jour l'autorité regagne, les gens retourneront en enfer, c'est automatique, ce sont des automatismes sociologiques.

Jésus a tenu trois ans, c'est étonnant. Aller à Jérusalem, pour lui, c'est suicidaire mais il ne peut pas rester en Galilée car les seuls qui doivent se convertir, c'est le Pape et les évêques. Une fois qu'ils sont convertis, le monde est sauvé.

Quand Jésus est avec la Samaritaine, les disciples ne sont pas d'accord, ils ne sont pas mûrs : "Il faut encore quatre mois pour que la moisson mûrisse". Il va avoir une conversation avec ses disciples pour les faire changer d'avis : la Samaritaine est beaucoup plus loin que vous.

C'est elle qui va parler et vous, si vous ne changez pas de mentalité, vous n'aurez pas un mot à dire. Cf. le figuier desséché. J'ai l'impression que la tradition catholique se trouve en présence de Jésus comme les juifs se sont trouvés en présence de Jésus. C'est la situation humaine de comprendre les choses à moitié et c'est justement pour cela qu'on est tellement dogmatique. Si on était plus sûr d'être dans la vérité, on n'aurait pas besoin d'être dogmatique.

Nicodème vient voir Jésus de nuit. Pour Jean, c'est symbolique car Nicodème ne sait plus où il en est, il est dans la nuit, toutes ses références ne marchent plus. Il pense que si Jésus changeait un peu, sur certains points, cela irait avec la tradition. Mais Jésus lui dit : c'est toi qui dois changer, qui dois renaître car tu n'admet pas le principe de base de la vie spirituelle. C'est comme le vent, tu entends et tu ne sais pas. C'est une parabole. Si tu n'admet pas ce principe de base, c'est de la théologie, on part d'un savoir : nous savons... La théologie est rigoureuse. Donc tu es maître en Israël, tu sais...

Ce qui les frappe, dans l'évangile de Jean, c'est que Jésus n'a pas fait d'école, il n'a pas de maître. Chaque maître un peu valable est d'abord disciple d'un autre maître. Jean est disciple de Nicodème. Jésus n'a pas été disciple d'un maître. Au bord du lac, du moment que Jésus parle comme Jésus, cela leur suffit. Mais à Jérusalem, en voilà un qui parle sans citer la bible. En ce sens, ceux des bords du lac sont plus pauvres mais d'une pauvreté qui leur donne accès au royaume. Le jeune homme riche est un prêtre en puissance.

Jésus est le seul maître spirituel dont on pourrait dire qu'il n'est pas mystique. Cela va loin, quelqu'un qui a une telle intériorité que cela ne se voit pas de l'extérieur : quand vous jeûnez, mettez de l'eau de Cologne, le dedans est un secret entre votre Père et vous. D'habitude, les gens se mettent devant tout le monde : nous allons prier. Le Pape est en prière à la TV, c'est intentionnel et Frossard commente : les paroles que vous allez entendre, il n'y en a pas une qui n'a pas été conçue dans la prière et c'est pour cela que chaque parole qu'il dit fait un tel effet. Quand on fait du spectacle, cela peut aller loin. Isaïe le dit : je vous prends là où vous me prenez; vous faites du spectacle, cela pourra se terminer en farce. C'est souvent comme ça. Ou bien vous avez la foi (la foi est un feu intérieur), dit Isaïe, ou bien c'est simplement vous qui allumez le feu. Le dehors va nous révéler ce qui se passe au dedans. Moïse essaie de s'approcher et sent quelque chose qui l'empêche de s'approcher. Cette impression, au point de vue d'une institution, s'appelle une église. On ne pouvait pas entrer dans une église parce qu'il y a là une présence sacrée. Pour manifester cette présence sacrée, notamment dans les pays d'Orient, on laisse les sandales dehors. Samuel qui vit près du temple avait des sandales pour aller près de Dieu : Samuel, Samuel, tes sandales, dehors ! Les sandales sont le signe du respect du lieu de la transcendance. Mais Moïse n'avait ni temple ni sandales. Spirituellement, chaque fois qu'on entre dans une église, il faudrait se souvenir de l'expérience de Moïse et essayer un tant soit peu de la revivre pour soi. D'habitude, c'est le sentiment inverse : Moïse a fait une expérience et maintenant elle est là jusqu'à la fin des siècles. Il suffit d'enlever de temps en temps ses sandales et vous n'avez plus à vous poser de question.

Toute religion naît d'une expérience spirituelle. Cette expérience s'oublie et quelqu'un dit au nom de ceux qui ne font plus cette expérience : c'est la vérité. Tant que les gens ne sont pas réveillés spirituellement, celui qui dit la vérité peut aller jusqu'au dogme absolu. Cela dépend des religions, il y en a qui vont vite et d'autres, plus lentement mais une religion peut durer longtemps. Je pense que la nôtre fera moins long feu que l'Islam.

Une vie spirituelle renaît aujourd'hui : aujourd'hui si tu entends ma voix, n'endurcis pas ton cœur. La grande tradition des Phariséens, c'était de reprendre sans cesse toutes les expériences spirituelles après la mise par écrit, sous David et Salomon, de tout ce qui avait eu lieu avant.

La religion qui est en train de naître est toujours une concrétisation d'une expérience spirituelle mais le danger est que cela devienne une religion. A ce moment-là, Dieu dit qu'il faut des prophètes pour que cela reste vivant, pour empêcher que cela ne reste extérieur. Il y a toujours chez Isaïe quelque chose de très affirmatif; c'est son tempérament. Un autre qui ne

voudra jamais dire un mot et qui est peut-être celui qui a le mieux parlé, c'est Jérémie. Ce n'est pas la diversité qui importe mais il faut que cela reste spirituel.

Ces paroles de Jésus à Jérusalem à l'âge de 12 ans lui correspondent tellement. Cela le met dans les trois relations qui ont fait sa vie : la relation dont il vit et qui est la relation à son Père, la relation où il aime et qui est la relation à ses parents et enfin la relation où il fait son combat spirituel à Jérusalem. Tout Jésus est résumé là et c'est là aussi sa mission. Mais pour les gens de sa famille, il exagère, il a fait une fugue. Il y a une loi de la famille comme il y a une loi de la tribu, une loi de la religion. Ce sont des lois très diverses. A chaque loi, vous avez un type d'homme. La loi scientifique a produit l'homme scientifique. La loi russe a produit l'homme soviétique et nous pensons que ces gens mettent les dissidents dans des hôpitaux psychiatriques par malhonnêteté, ce n'est pas vrai, ces dissidents doivent être malades d'un mal intérieur pour refuser la loi soviétique.

Descartes a commencé à réfléchir quand il était en Hollande. Il a voulu échapper à Louis XIII et est parti dans le nord par indépendance d'esprit. Il essaie de penser là où il n'est pas gêné. A ce moment-là, il quitte son corps. C'est pour cela que, pour le critiquer, Pascal dit : si je le pinçais ? Le fait que Blondel soit devenu aveugle, c'est qu'on l'a aveuglé psychiquement, spirituellement. On l'a tué. Cet homme ne pouvait plus voir ou alors il aurait dû avoir une autre réaction. J'ai toujours défendu Blondel mais j'ai dû me rendre à l'évidence, il y a deux Blondel, celui de 1906-1907 et celui que l'église a fait taire. Il ne pouvait plus voir. Freud a guéri des paralytiques. Au cours de son analyse, une patiente a raconté l'événement qui l'avait paralysée et alors elle s'est levée automatiquement et ne savait pas même qu'elle marchait. Beaucoup de miracles de Jésus sont aussi compréhensibles mais on les voyait avec une lumière objective. Pour le scientifique, le miracle n'a aucun sens et Jésus ne pouvait pas faire de miracles. Maintenant, on a un éclairage sur l'être humain par la psychologie. Pour Françoise Dolto, Lazare est mort psychiquement. Je crois que cet homme aurait voulu ne pas vivre par lui-même. C'est pour cela que Jésus ne veut pas aller chez lui. La seule façon de lui donner une chance de vivre était de ne pas aller le voir.

Saint Jean travaille toujours sur du matériel connu mais ce qu'il raconte n'est pas la littéralité de ce qui s'est passé. Je ne peux pas garantir que le paralytique se trouvait effectivement dans la piscine de Bezatha. De même, il se peut que la guérison de Bartimée soit d'un autre récit, que la contestation de l'homme guéri avec ses parents, ses voisins, les autorités provienne d'un autre contexte. Ce que Jean veut dire, c'est que l'aveugle qui deviendra une petite brebis au chapitre 10 est celui qui voit, celui qui entend. L'important est le devenir spirituel de l'homme, celui qui voit et qui entend, avec une petite leçon au départ pour remplacer à tout jamais le péché originel : est-ce lui qui a péché ou ses parents ? car le péché est toujours grave, une rupture avec Dieu. Jésus renverse tout ça. Il va guérir et la guérison, c'est pour la gloire de Dieu. Il refuse de se placer au niveau d'une rupture.

Le devenir de l'univers, qu'est-ce qu'on peut en savoir ? Nous commençons à partir de nous. Pour le juif, l'histoire commence avec l'homme, donc avec Abraham. Avant, on ne sait rien. On aura une première partie dont on ne sait rien, ce sont des mythes, non des paraboles, une façon de se raconter à soi-même selon ce qu'on pense qu'on est. L'univers n'est donc rien d'autre que la condition pour que l'homme soit avec Dieu. C'est Dieu vu de dos car Dieu vu de face, c'est Dieu avec nous. La formule de Simone Weil : cet univers tout à fait vide de Dieu, c'est Dieu lui-même.

On interroge Jean-Baptiste : pourquoi baptises-tu ?

Le baptême est un signe en vue de la rémission des péchés. Il y a là une critique de la fête de l'expiation. Pour un juif traditionnel, le mystère de la rémission des péchés se fait aussi dans la lecture des psaumes, une prise de conscience que Dieu pardonne : mon péché, tu l'as pardonné. Tout tourne autour de l'axe central de la fête de l'expiation, du grand pardon, le Yon Kippour. Le grand prêtre entre dans le saint des saints, en présence de Dieu, et il en ressort

pour prononcer la bénédiction de la part de Dieu. Dans cette fête, il y a donc deux choses : le pardon et la bénédiction. Quelque soit l'histoire, les ruptures, le pardon est accordé : vous êtes mon peuple et je suis votre Dieu, c'est un rappel de l'origine. Dieu répète éternellement : vous êtes mes fils, qui correspond à l'origine, à la naissance d'Israël. Ce n'est pas une conception du péché originel, on n'est pas à l'extérieur du paradis, c'est une conception plus proche de l'esprit de Jésus.

Jean-Baptiste conteste le grand pardon. Par bien des aspects, il rappelle l'éveil ou le réveil d'Isaïe, il secoue le prunier car on se réfère au passé, il y a comme un automatisme. Alors les Pharisiens vont voir jusqu'où il secoue le prunier. Dans la mesure où Jean-Baptiste va le convaincre, Jean devient disciple de Jean-Baptiste, même s'il est encore à distance, à Jérusalem. Pour Jean, le mot "disciple" est très vaste. Le minimum pour être disciple est d'entendre : Là, Dieu parle. La seule façon de dire à Jean-Baptiste que Dieu parle par lui, c'est de se soumettre au signe qu'il propose. C'est pour cela que Jésus se fait baptiser, il ne faut pas chercher plus loin. Il aurait pu dire ce que disait le maître de Rumi de son disciple, celui qui normalement le suit : "La mer suit le lac". Jésus n'a été disciple de Jean-Baptiste que dans ce sens mais il a vécu auprès de lui pendant un certain temps. Il se dit que Jean a raison mais se demande comment faire. Jean-Baptiste semble ne pas être n'importe qui. Beaucoup viennent le voir. Jean qui était un pharisien très ouvert comme Nicodème est venu le voir, a parlé avec lui, a peut-être accepté le baptême. On n'en sait rien. Accepter le baptême voulait dire qu'une réforme était nécessaire.

Dans son midrash, Luc restitue la tension entre lui et son père Zacharie. Zacharie est le grand prêtre choisi cette année-là pour donner la bénédiction et le pardon. Il est le représentant du sacrifice. Il entre dans le saint des saints. la foule attend. Il ne sort plus et on se demande ce qui se passe. Quand il sort, il n'y a ni bénédiction ni pardon. Il va retrouver la parole quand il accepte de renoncer aux sacrifices et de reconnaître le Dieu d'amour. Ce fils s'appelle Jean, c'est-à-dire "Dieu aime - Dieu fait miséricorde" et non Zacharie car il ne sera pas comme son père, le représentant de la religion sacrificielle. Quand il va retrouver la parole, Zacharie va donner raison à son fils.

Le chapitre 21 et l'auteur de l'évangile : "celui que Jésus aimait"

Le but de ceux qui ont fait l'ajout du chapitre 21 est de lui donner un auteur en vue de le conserver. Les évangiles synoptiques se ressemblent. L'évangile de Jean est tellement différent qu'il faut le protéger. A cette époque, on protège un écrit en lui donnant un auteur, la protection d'une autorité. Quand c'est Pierre ou Jean, c'est intouchable. Sans cette autorité, on n'aurait peut-être pas eu l'évangile de Jean. Dans les premières communautés, certains refusaient cet évangile Il a dû être choisi très tôt mais cette dispute a duré de 150 à 200 ans pour l'ensemble des écrits du nouveau testament. C'est au 3^{ème} siècle qu'on se prononce définitivement.

Quant à l'auteur de l'évangile, j'ai deux candidats possibles : "l'autre disciple" (Jean) et un autre. En effet, au point de vue de la réflexion théologique, les intuitions de base de cet évangile sont celles de Paul. Ce que Paul a écrit de meilleur et les intuitions théologiques de Jean, c'est la même chose. Paul est un disciple de Gamaliel, la grande tradition pharisienne de Jérusalem. Donc il a aussi ses attaches à Jérusalem. Quand Paul va à Jérusalem, il ne peut pas polémiquer seulement avec les apôtres, des gens du nord. Mais il ne parle pas de cet auteur car c'est peut-être un inconnu, quelqu'un qui n'a pas le droit de parler. Un deuxième candidat serait possible. Cet auteur et Paul se seraient rencontrés et l'évangile serait né de leurs discussions. Dans ce cas, l'auteur est Jean-Paul. Paul dit : je n'ai pas été envoyé pour baptiser. C'est Pierre qui baptise parce que Jésus a été baptisé et faire comme lui, c'est mieux pour les Galiléens. Paul ne se sent pas envoyer pour baptiser mais "pour annoncer l'évangile". Il a donc

un évangile, il en parle tout le temps mais cet évangile, "aucun homme ne me l'a transmis" (Gal 1,12), c'est-à-dire je ne le tiens pas de Pierre ni des hommes de Galilée, il vient d'ailleurs. Pour Paul, tout tourne autour de foi, amour et espérance. Dans l'évangile de Jean, la foi, c'est les chapitres 1 à 12; l'amour, les chapitres 13 à 20. L'espérance, c'est l'épître aux Hébreux, le mot "espérance" ne se trouve pas dans l'évangile de Jean. C'est curieux et je me suis demandé pourquoi. C'est comme quand je me suis interrogé sur la transcendance de Jésus. je me suis mis à trembler quand j'ai lu le texte de Jean car je suis de souche catholique romaine. Personne ne peut me le reprocher car on ne choisit pas son bercail ni sa souche et, comme le dit Jean, le moment venu, Jésus les fait sortir un à un du bercail. Quand l'expérience personnelle commence, quelque soit le bercail, il faut en sortir. C'est ça, la vie spirituelle. Le bercail est préexistant. A un certain moment, il faut quitter la barque, il n'y a plus de barque. Cela commence quand on se pose la question : toi, qui est Jésus pour toi ? Personne ne peut me le dire, c'est à moi de le découvrir. A ce moment-là, il n'y a plus de barque.

A propos de Judas

Le disciple que Jésus aimait se penche sur le coeur de Jésus et lui dit : Dis-moi quel est celui qui va te trahir. Jésus répond : C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé.

Est-ce qu'on ne peut pas penser que Jésus, qui devait aimer Judas, ne fait pas une petite scène personnelle avant qu'il ne s'en aille ? Il y aurait 36 façons de le dire à Jean, même sans parler. La réponse est claire car le texte nous permet de le savoir. Jésus aimait beaucoup Judas. Pourquoi a-t-il été nécessaire qu'il y ait un confident de la trahison ? Il dit devant tout le monde que quelqu'un va le trahir, pourquoi faut-il que ce soit Jean le confident ? Les synoptiques ne sont pas au courant de la situation. Quand Judas sort, les autres, à part Jean et peut-être Pierre, ne se sont pas rendus compte de ce qui se passait. Dans la parole : ce que tu as à faire, fais-le vite, on pensait probablement qu'il devait faire des courses. Une telle discrétion suppose que des choses essentielles ont lieu.

Jésus sait, de certitude humaine, que Judas va le trahir. "Ce que tu as à faire" semble souligner que, pour Jésus, la situation devient littéralement insoutenable. Cette proximité de quelqu'un que l'on aime et qui trahit est intenable pour lui et, je le crois, intenable aussi pour Judas.

Jésus renvoie Judas à sa conscience : chacun doit faire ce qu'il a à faire. C'est pour des raisons religieuses que Judas trahit. Dans Jean, on dit plus loin que des gens estimeront rendre gloire à Dieu en tuant l'homme (Jn 16,1).

Cela rejoint d'autres paroles de Jésus : on prononcera des paroles contre le fils de l'homme. Cela, c'est normal, personne n'est censé connaître qui est Jésus et donc c'est un péché tout à fait pardonnable. Pécher contre soi-même, contre l'esprit, est en revanche impardonnable. Chacun est responsable de sa propre destinée et, si vous commencez à mentir vis-à-vis de vous-même, qui peut faire quelque chose ? Personne. Jésus respecte pleinement ce débat de conscience. La seule chose qu'il peut tenter, c'est de le dire de façon discrète à Jean et à Pierre. Pour eux plus tard, il est important de savoir que Jésus n'était pas dupe de la situation. Jésus pense qu'il doit leur dire car ils n'ont rien remarqué. Le drame de Jésus et Judas dure depuis un an et personne ne semble l'avoir compris. Jésus se dit qu'il faut le dire, même de la façon la plus discrète possible. Les faits ont prouvé que Jésus avait raison de faire comme il a fait parce que cela les a fameusement soulagés. La disparition de Jésus est une telle épreuve que, par tous les moyens, Jésus va les y préparer et essayer de rendre l'insupportable le plus supportable possible, sinon on part dans les théories sacrificielles.

Chez les arabes, on vous donne un morceau en signe d'amitié. Jésus donne le morceau à Judas et, pour lui comme pour les autres, c'est un signe d'amitié. Jésus espère, contre toute espérance puisqu'il vient de dire qu'il va le trahir et que Judas doit trahir puisque sa conscience religieuse le lui dicte, voudrait qu'il n'en soit rien car il y a de l'amitié entre eux. Le baiser à Judas doit aussi être mis sur le plan de l'amitié. Mais parce que Judas refuse le geste d'amitié, il va faire

des folies, il n'est plus Judas. Le texte dit que le diable est entré dans Judas. Le diable, c'est le diviseur, celui qui divise Judas de Jésus. Je pense que le salut de Judas se révèle dans son suicide : il voit à ce moment-là qu'il y a au-dedans de lui un Judas qui est condamné et qui tue Judas comme il a tué Jésus. Il est sous l'emprise du diable et le diable tue.

Est-ce qu'on peut penser que Jésus a fait pour Judas, en lui tendant le pain, ce qu'il a fait pour les autres : ce pain est mon corps ?

Ce que vous dites suppose la mort de Jésus, c'est un geste sacramentel. Jésus n'a jamais fait un sacrement, il "est". Ils sont habitués à la bénédiction sur le pain. Dans le contexte juif, au début d'un repas et encore plus quand il s'agit d'un repas de fête, il y a toujours un temps d'arrêt, on prend le pain et on dit le plus souvent la prière juive. C'est aussi l'occasion d'ajouter un petit mot, pour l'invité par exemple. Donc c'est un moment important et c'est ce moment que Jésus choisit pour se dire. Il va rompre le pain et le donner mais je crois que cela pouvait être un signe : il est rompu. Jusqu'ici, il les a toujours rassemblés. Maintenant il n'a plus l'initiative, cela dépend d'eux. S'ils savent se remettre autour d'une table et refaire, continuer à vivre de ce dont ils ont vécu auprès de Jésus, cela est signifié dans le geste. C'est Jésus lui-même qui a donné le geste par lequel il résume sa vie de tous les jours. Le signe sur le pain est un résumé, Jésus se résume avec les siens. Jusqu'ici, le pain était partagé mais pas jusqu'au bout. Jésus, ayant aimé les siens, les aima jusqu'au bout. Jésus, ayant partagé partage jusqu'au bout. C'est dans cette ligne. Ils l'ont entrevu, d'où cette parole sur le pain. Avec cela, on ne peut absolument pas faire un sacrifice.

En d'autres termes, ce sont les disciples qui sont les créateurs des sacrements de la présence de Jésus. Avant de partir, Jésus fait un signe. Donc on fait un signe répondant à ce signe. Il faut voir pourquoi on pose ce signe comme une présence réelle. Nous sommes positivistes et ce problème de la présence réelle n'est pas un problème d'ordre religieux mais d'ordre métaphysique. Jean dit que les disciples de Jésus seront des mandicateurs de sa précarité, c'est le geste sacramentel de manger. Manger le pain suppose une communauté de vie. La Syro-Phénicienne voudrait manger, avoir part à cette vie avec Jésus, à ce pain dont ils vivent et qui guérit. Jésus lui dit : Je suis envoyé aux brebis perdues d'Israël, ce qui permet à la femme de passer d'une dimension à une autre, au-delà de la frontière.